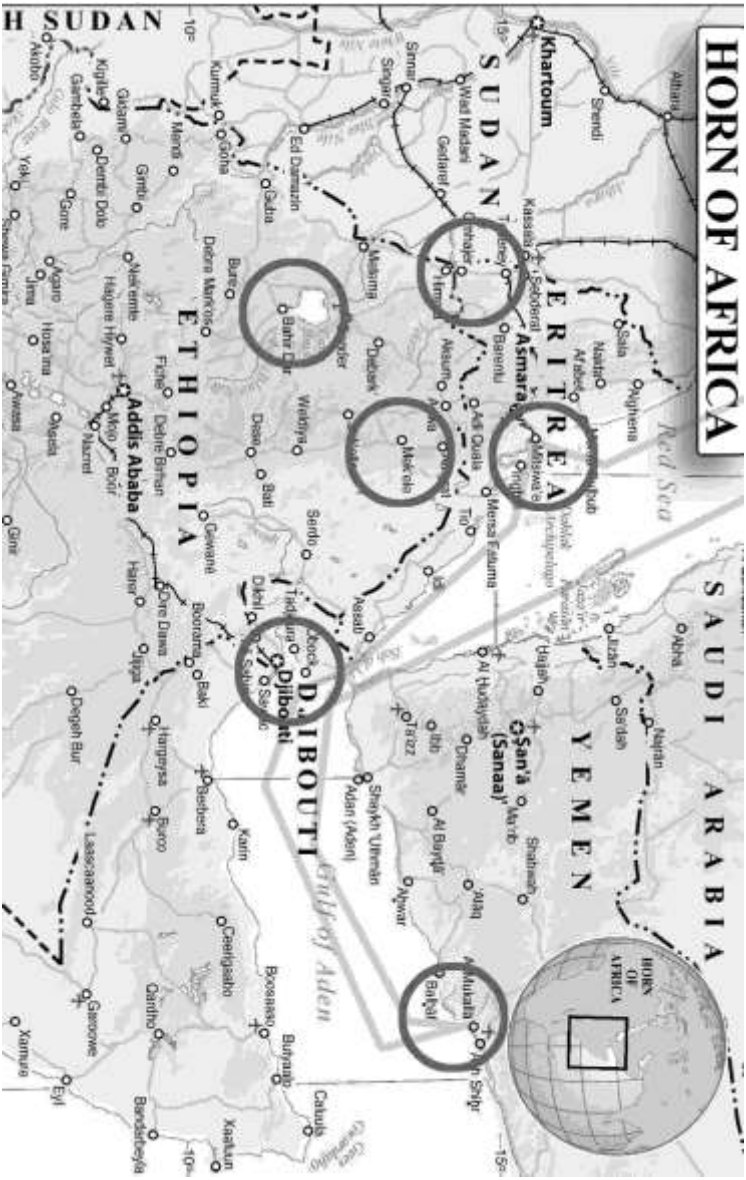
ÉTHIOPIE DE TOUS LES DANGERS
Un reportage bien difficile en Éthiopie

Par
Grand-Pierre

Remerciements à Guillemette Chevalier pour son aimable collaboration

CARTE (Navigation et séjours)



ÉTHIOPIE DE TOUS LES DANGERS
Un reportage bien difficile en Éthiopie

Note de l'auteur :

Les dialogues de cette histoire sont tous traduits en français. Dans la réalité, plusieurs langues sont pratiquées, bulgare, suisse-allemand, néerlandais, anglais, français ainsi que les dialectes éthiopiens, tigréens et soudanais. Ouf !

Synopsis :

Ce roman d'aventure transporte un couple de cinéastes franco-hollandais pour le compte de l'agence de production Regards du monde jusqu'en Éthiopie tourner un documentaire sur les merveilles naturelles que recèle le désert du Dana Kil.

Dans ce pays de tous les possibles, ils seront manipulés par des trafiquants et entraînés dans un parcours périlleux qui les conduira jusqu'en mer Rouge et au Soudan.

La tristement célèbre 'Ndrangheta, la mafia calabraise, rencontrera aussi de grandes difficultés pour arriver à ses fins et livrer des armes malgré des autochtones aussi avides qu'elle sinon plus.

L'auteur a tenté de rendre accessible à ses lecteurs l'aridité « sociale » et la violence sous-jacente qui dominent dans de nombreuses régions de la corne de l'Afrique, que ce soit au Tigré, au Djibouti, en Somalie, au Soudan ou en Érythrée.

Et l'indifférence des médias occidentaux à propos des désastres humanitaires qui sévissent là-bas.

Grand-Pierre

CHAPITRE PREMIER

Quartier latin à Paris – Jeunesse de Joël – Carrière professionnelle

Au bout de la rue Guisarde, derrière le marché couvert St-Germain, le Charpentier, un boui-boui à l'enseigne de l'équerre et du compas, tenu par un ancien compagnon, servait une nourriture abondante, sinon succulente, et un rouge infâme qui râpait le gosier avant de s'en prendre traîtreusement à votre estomac.

Mais les tarifs pratiqués par le charpentier, en parlant du patron et non pas du nom du restaurant, ne condamnaient pas à une banqueroute infamante les poches des artistes et des crève-la-faim qui constituaient sa clientèle. Il arrivait même à ce brave homme dans ses meilleurs moments de faire crédit. Joël y déjeunait donc fréquemment.

Les copains qui partageaient ses repas buvaient sec et parlaient fort tout en riant beaucoup. Á cette époque dans ce quartier latin, ou encore quartier des écoles, régnait une ambiance estudiantine chahuteuse et insouciante, héritière des bacheliers du temps de Villon et de Robert de Sorbon. Ce qui malheureusement n'est plus le cas aujourd'hui. D'autres clients, artistes en devenir et qui n'étaient pas toujours « devenus » autant qu'ils l'auraient voulu, apportaient à ce lieu de l'excentricité et de la couleur, sans oublier de la chaleur ambiante !

Ce beau monde de jeunesse avait toujours bien du mal à finir le mois et les ardoises du père charpentier auraient pu lui servir avec profit à couvrir sa toiture si les toits de Paris n'avaient été de zinc.

- Salut, faut que j'aille au bahut à présent. Ce soir chez Georges ?
- Ça va j'y serai répondit Joël Palanchon en replongeant le nez dans sa saucisse aveyronnaise aux haricots blancs.

Dans après-midi il voyait une agence de presse pour présenter son reportage en forêt jurassienne. (A propos des épicéas sélectionnés pour fabriquer des tables d'harmonie en lutherie). Il proposait l'ensemble, texte et photos légendées et faisait souvent de petites piges assez mal rémunérées à droite et à gauche. Les agences le connaissaient un peu mais sans plus. Ses photos étaient plus appréciées que le reste. En fait, il avait plutôt l'étoffe d'un photographe, le rédacteur, chez lui, arrivant loin derrière. Le Jura l'avait séduit de même que la copine qui l'avait invité là-bas le mois précédent.

La persévérance paye en principe dans ce genre de boulot. On démarre petit (il avait tout juste passé les vingt printemps) et en s'accrochant, on parvient à se faire connaître. Le nirvana consistant à se faire adopter par tout un réseau de rédactions. Mais il faut pour ça du temps et de surcroît avoir du talent. Le risque n'est pas nul de devoir manger encore des années à crédit chez le père charpentier.

Mais suffit de parler boulot ! Ce jour-là la soirée fût, il faut le dire : particulièrement exceptionnelle ! Et Joël en garda le souvenir gravé à jamais dans sa mémoire.

Chez Georges, épicerie buvette de la rue des Canettes, il y avait une cave « musicale » minuscule où s'étaient produits des artistes comme Béranger dans les années soixante-dix, et une épicerie-bar au rez-de-chaussée où l'on pouvait consommer le même vin que chez le charpentier quoi qu'un peu plus cher.

Ce soir-là trois solides rangées de buveurs tapissaient ce bar miniature dans une fumée épaisse et il fallait presque crier pour se faire entendre. Il y avait là des copains, des habitués et également quelques types de passage. Voir même des « Montparnos[1] » descendus par la rue de Rennes et décidés à vivre la nuit de la

[1] - Faune nocturne dans le quartier de Montparnasse

manière la plus « pétillante possible ». Tout ce petit monde jacassant menait évidemment grand tapage.

En ces parages un peu mythiques du quartier latin, régnait une ambiance parisienne très particulière, très « rive gauche », bien que le terme soit galvaudé ; ce qui donnait lieu à des proximités variées autant que spontanées, depuis le clodo bien imbibé jusqu'aux intellectuels et aux artistes en passant par le bourgeois du quartier en goguette. Et tout ce petit monde rassemblé cohabitait sans façon dans une sorte de respect mutuel et le plaisir partagé des rencontres. On sympathisait facilement. Débusquer de la finesse et de l'intelligence, de l'humour ou bien une impressionnante culture chez votre voisin de bar était tout à fait dans l'esprit de ce temps-là. C'était une époque où les humains ne se promenaient pas encore avec des écouteurs vissés aux oreilles.

Pour le dire plus crument, on rencontrait plus de gens délicats que de gros « bourrins » durant ces nuits du quartier. Ces derniers ayant souvent des contraintes matinales, car ils étaient attendus dès potron-minet par leur employeur. Tant pis pour eux !

Un petit homme à l'aspect hispanique (il était mexicain) dont la tête dépassait à peine du comptoir essayait en vain de s'approcher du zinc. Joël demanda aux copains de lui faire une petite place. Il intriguait, dénotant chez Georges. Petit à petit, en lui tirant gentiment les vers du nez, on apprit qu'il s'était marié le jour même avec une femme d'origine australienne et que celle-ci attendait dans leur hôtel. En fait d'hôtel, il lui avait déniché un atelier désaffecté au faubourg Saint Antoine pour passer la nuit.

On commença à croire à son histoire lorsqu'il sorti son livret de famille tamponné du jour même. Il avait sur lui à peine de quoi s'offrir un ballon de rouge.

Alors, les esprits fertiles se mirent à réfléchir et décrétèrent qu'un mariage, cela doit se fêter. Ce sur quoi tous tombèrent d'accord. Il

leur expliqua très clairement où se trouvait sa dulcinée et sans plus attendre une cérémonie improvisée fût décidée à l'unanimité. Comment des personnes qui pour la plupart ne se connaissaient pas réussirent-elles un semblable exploit ? Nous nous trouvons là devant l'un des mystères les plus impénétrables de la rue des Canettes.

L'un se chargea de la musique et de l'électricité, l'autre de l'animation picturale, le troisième de la boisson (un Montparno), le quatrième des guitares, le cinquième et le sixième de la nourriture, et ainsi de suite.

Pour Joël, chargé de la décoration florale, il fallut passer un bon bout de temps à cueillir des fleurs sur les plates-bandes du rond-point de la rue Soufflot.

Toute la bande arriva au faubourg Saint Antoine vers minuit, sans trop croire finalement à cette invraisemblable histoire mexicaine et, oh surprise ! La mariée était bien là, en chair et en os, attendant sagement son Roméo dans le noir au fond d'un atelier, enroulée dans son sac de couchage.

Lorsqu'elle vit ces inconnus venir l'embrasser, établir un branchement électrique sauvage, installer la lumière et une sono ; dresser la nappe chargée de victuailles et de boissons et pour finir fleurir ses cheveux, ses yeux s'agrandirent à devenir des soucoupes et son joli petit menton en tomba d'étonnement. Elle regardait de ses yeux éblouis son tout récent mari comme un magicien capable, en souverain débonnaire qu'il était devenu, d'ordonner à ses nombreux sujets : Fiat lux ! Que la lumière soit !

Le clou de la fête, ce furent les couleurs psychédéliques, incroyables et vivantes, projetées sur les murs à l'aide de sels réactifs sur plaque de verre, tout cela grâce à la lanterne magique d’un artiste local. Deux guitaristes vêtus de ponchos chamarrés donnèrent un récital de chansons d'Amérique latine et la fête battit

son plein toute la nuit.

Les elfes et les sylphes que Joël et ses compères de chez Georges étaient devenus le temps de cette nuit improbable abandonnèrent le couple au petit matin et ne le revirent jamais.

Georges, derrière son comptoir demanda un autre jour :

- *Alors ce mariage, comment ça s'est passé ?*

On peut être certain que cette vie de bohème au quartier des écoles avait profondément marqué notre ami Joël. Cela se traduisait par un regard différent sur les réalités de ce bas monde, à la fois en décalage sur celles-ci mais également capable de prendre le recul nécessaire pour conserver sa liberté de jugement. Rien n'était plus simple pour autant mais toute question était éligible au débat ce qui devrait constituer normalement la base de toute démocratie.

Bien sûr, ce n'est pas une ambiance de quartier qui va changer le monde mais on y vivait dans un entre soi qui rassurait alors qu'aux alentours, les bureaux remplaçaient les ateliers et que les commerces de fringues et les agences immobilières prenaient le relais des boutiquiers traditionnels.

Joël et ses copains, s'ils avaient été un peu plus âgés, auraient très bien pu aller écouter vingt-ans auparavant Georges Brassens à Bobino rue de la Gaité quand les jours de chance, Bobby Lapointe passait en première partie. Mais cette époque était définitivement révolue.

En dépit de sa philosophie décalée, Joël ne passait pas ses journées à ne rien faire à l'instar des bourgeois bohèmes de la rue Mouffetard dont le compte en banque était toujours à flot. Il avait commencé une série de portraits noir et blanc de personnages rencontrés à Montparnasse et réussit à monter une petite exposition appréciée des amateurs du quartier. Il passait son temps avec un Nikon autour

du cou ce que quelques-uns prenaient pour de la frime. Ce qui n'était pas le cas, en tout cas pas à son avis.

Quelques années plus tard, et quelques boîtiers photo plus loin, Joël, pourvu d'une carte toute neuve de journaliste s'était fait quelques relations nouvelles dans la profession et gagnait sa vie plus régulièrement. Mais c'est sa rencontre avec Pamela qui fût réellement décisive pour sa carrière débutante.

Celle-ci, à cette époque, avait déjà ses petites entrées auprès de boîtes de « prod » pour la télé. Brune, assez jolie, de taille moyenne, plutôt musclée que boulotte, très impulsive, elle ne ressemblait en rien à Joël. Ils se rencontrèrent à l'occasion d'un tournage pour lequel elle assistait le directeur de production. Mine de rien, elle avait repéré ce grand garçon à l'air un peu rêveur, bardé d'appareils et qui ne savait jamais où se tenir sur le plateau pour ne pas déranger les techniciens.

Pour Joël, c'était le baptême du feu en tant que photographe de plateau. Un pote lui avait décroché ce job au pied levé pour remplacer quelqu'un et le pauvre Joël était aussi à son aise dans ce milieu de la télé que s'il s'était trouvé dans une minuscule piscine infestée d'un nombre considérable de piranhas ! Ça se remarquait et son expérience était en train de virer tranquillement au fiasco. Ce furent ses premiers tirages en noir et blanc, qui prouvèrent au réalisateur que Joël n'avait pas fait pendant le tournage que se « prendre les pinceaux » dans les câbles de la régie lumière.

Pendant plusieurs années, Joël et Pamela ne firent que se croiser et se recroiser. Elle lui semblait insaisissable, toujours en mouvement sur un nouveau projet. Incroyablement sûre d’elle pour un petit bout de femme, évoluant dans cet univers sans compassion pour quiconque. Néerlandaise d'origine et brune, on l'aurait plutôt prise pour une italienne du piémont ou une suisse du Tessin car on n’imagine pas les Hollandais autrement que blonds et flegmatiques à l'image de leur plat pays.

Elle aurait pu, pour illustrer cette métaphore, être le vent qui fait au Brabant, tourner les ailes des moulins de bois. Sa carrière était une mèche perpétuellement allumée et menaçant à tout moment d'atteindre sa charge explosive. Le genre de personnage qui émerge facilement de la glèbe sur un tournage et gravissent les échelons rapidement non sans faire au passage quelques jalousies ni égratigner quelques sensibilités.

Elle retrouvait Joël de temps à autre, muni de son barda de photographe. Joël qui n'avait pas encore fait le rapprochement entre ces contrats fortuits et la main subreptice de Pamela.

Le solitaire Joël menait son célibat sans conviction particulière. Son métier exigeait de disposer de liberté mais cela ne prouvait rien car quantité de photographes l'exerçaient également tout en ayant une vie de couple. La véritable raison de la solitude du cœur de Joël, c'était la flemme ! La vie à deux aurait complexifié sa vie à un. L'aurait astreint à de nouveaux devoirs, à prendre des habitudes et peut être même à aller jusqu'à adopter des horaires plus réguliers. (Quelle horreur !). Le célibat aussi est un métier ! A force de le pratiquer on s'enferme dans ses rites personnels sans se préoccuper d'autre chose. Dionysos, dieu de l'ivresse et de la liberté ou Aphrodite, déesse de l'amour ? Fallait-il choisir ? Ces divinités s'opposaient chez Joël mais par contre s'additionnaient selon le Panthéon de Pamela. Elle tenait de Dionysos tout en dissimulant soigneusement la flèche d'Aphrodite qu'elle destinait à ce « couillon » de photographe !

Retrouvons Joël à l'âge de trente-neuf ans, ayant pris un peu de bouteille mais vivant malgré tout toujours de ses piges. (Quoiqu'elles soient de mieux en mieux rémunérées et plus fréquentes). Dangereuse stratégie de sa part malgré tout dans ces métiers de la presse en constante évolution et qui peuvent vous abandonner sur le sable humide au moindre changement survenu dans l'organigramme d'une rédaction.

Mais à trente-neuf ans, se préoccupe-t-on d'accumuler des points pour sa retraite ? Franchement ?

C'est Pamela qui l'appela un soir.

- Hug ! Salut grand Wakanda de la péloche, que ton ciel soit bleu. Comment va ?
- Plutôt couci que couça... Mais ça va.
- Tu voudrais bosser avec moi en direct ? Pamela n'avait pas pour habitude d'y aller par quatre chemins.
- Tu sais Pamela merci mais des plateaux j'en ai un peu assez. Ou alors pour des mecs connus oui.
- C'était pourtant ton fromage avant les plateaux ? Non ?
- Oui, des plateaux de fromage... risqua-t-il sans escompter récolter un franc succès.
- Mais est-ce que je t'ai parlé de plateaux Joël ? Tu ne voudrais pas voir un peu de pays toi qui aime les voyages ?
- Les voyages, tu sais que j'adore ça Pamela. Mais j'apprécie moins par contre les galères. Il gardait un souvenir mitigé du dernier tournage avec Pamela.
- Tu penses qu'avec moi c'est la galère ?
- Le dernier boulot pour « Un bébé à moi seule » en avait le goût et la couleur. Je confirme.
- Je t'ai laissé un si mauvais souvenir ? Dit-elle soudain refroidie.
- Non. Pas vraiment. Plutôt ce gros nul de réalisateur. Écoute, si tu veux je t'invite demain midi, si tu es dispo bien sûr, dans mon vieux resto de la rue Guisarde qui existe toujours malgré que le patron ne soit plus de ce monde. On pourra parler de ça. Ça te va ? Ce soir je dois partir maintenant chez des amis ; je ne peux pas trop les faire attendre. Excuse-moi Pam.
- OK, OK, pas de blème. Après demain c'est bon pour toi ?
- C'est parfait je t'appelle pour confirmer. Bye.
- Bye Joël, et à bientôt pour une nouvelle galère. Bise !

Lorsqu'on vous fait une bise, même au bigophone et si ça se produit

pour la première fois il y a eu progression dans vos rapports avec l'envoyeur de cette bise, pensa Joël en fin psychologue. Pamela ne m'a jamais fait de bises, encore moins de bisous. Alors elle doit avoir besoin de quelque chose ou *je sais pas quoi* se dit-il. Puis il enfila vite fait un blouson, attrapa la bouteille de gros plan destinée à ses amis qu'il avait mis à rafraîchir et dévala le vieil escalier de chêne de son immeuble.

Le surlendemain Pamela se pointa au Charpentier à midi pile en compagnie d'une blonde anorexique aux immenses lunettes teintées qui trouva avec peine à caser ses jambes interminables sous la table.

- Taïna te connaît Joël parait-il. Elle a vu tes publications dans « La chasse » ou je sais plus quel canard.

- Un canard sauvage alors ? C'était un reportage purement alimentaire, tu aurais pu lui parler de mon book plutôt non ? Ou bien de mon expo.

- Vos images m'ont intéressée. Vous avez l'habitude des extérieurs Joël ? Dit Taïna conciliante.

- Oui. J'ai fait un truc au Kenya si ça vous branche ; c'est aussi dans mon book.

- Taïna souhaitait faire ta connaissance au cas où tu devrais me seconder dans son prochain « docu ». Elle est directrice de Regards du monde, une grosse boîte de prod.

- Est-ce que ton prochain projet concerne de près ou de loin le monde des bébés ? Demanda-t-il sournoisement.

- Taïna, à qui n'était pourtant pas destinée cette pique, se marra franchement, prouvant par-là à Joël qu'elles étaient plus copines qu'il ne l'avait d'abord envisagé.

- T'es vraiment lourdingue des fois Joël. Lâcha Pam.

Leur repas s'acheva sur une promesse d'embauche pour Joël valable pour toute une série de « docus ». Il en aurait peut-être pour des années avec Pamela si ça marchait ce qui ne lui déplaisait pas tant que ça finalement. Taïna n'avait presque pas touché à son plat de salade composée, au grand désespoir du bistrotier. Il était sans doute

préférable de passer des contrats avec la directrice de Regards du monde plutôt que de se faire inviter à sa table !

Les époux Ziegler et la 'Ndrangheta – Lucerne – Suisse alémanique

Encore quelques années plus tard et à des kilomètres du restaurant le Charpentier, en Argovie pour être précis, une Audi gris foncé (nombreuses en Suisse alémanique dans les parkings des hôtels de luxe), fût amenée précautionneusement jusqu'au perron par le bagagiste, pour embarquer à son bord un couple de seniors distingués. Le portier du Grand Hôtel du Lac, casquette à la main, referma lui-même la portière en escamotant habilement un billet neuf de cinquante francs qui craquait agréablement dans le creux de sa main.

Les époux Ziegler, riches négociants en appareils médicaux de précision pour le compte d'un consortium international, avaient décidé de faire cette escapade en montagne aujourd'hui, profitant d'une météo ensoleillée, ce qui n'était pas si courant à Lucerne en cette saison. Enfin, entendons-nous : Lorsqu'ils parlaient « escapade en montagne », ce n'était évidemment pas pour affronter à pied les pentes abruptes du mont Pilatus. Le mont Pilatus, dominant le lac des Quatre cantons avec son air de petit Cervin de poche, ils le connaissaient déjà depuis longtemps !

Ils avaient même gravi maintes fois ses sentiers redoutablement escarpés dans leur lointaine jeunesse. Par contre le sommet du mont Stanserhorn, situé de l'autre côté du lac, était accessible par le dernier né des téléphériques installé en Suisse. Celui-ci, seul au monde dans cette catégorie, disposait d'une impériale qui surplombait son propre câble et les poulies lors du franchissement des pylônes et d'où l'on dominait en descendant un magnifique point de vue sur le lac et ses environs deux mille mètres plus bas ! Comme s'ils se trouvaient dans la nacelle d'un ballon, nos deux sexagénaires, accoudés au garde-corps, le visage fouetté par un air vif et fascinés par la vue vertigineuse qui s'offrait à eux, dégustaient cette aventure suisse (et donc parfaitement sécurisée), avec la plus grande délectation.

Rendus dans la vallée, leur Audi les attendait sagement au sortir de la gare du téléphérique et leur escapade se poursuivit agréablement après le déjeuner à bord du Stadt Luzern, un vieux bateau élégant et désuet, parfaitement entretenu et mu par deux grandes roues à aubes. Il arborait fièrement à sa poupe un immense drapeau de la confédération helvétique, rouge à croix blanche.

Un ensemble historique de bielles luisantes et de pistons impressionnants, que les passagers pouvaient admirer depuis une rotonde ajourée, entraînaient les aubes du Stadt Luzern dans un mouvement régulier et leurs battements, frappant en cadence les eaux d'un bleu profond, gratifiaient cette croisière d'une bien reposante musique. Les Ziegler goûtaient la quiétude parfaite de ce beau pays transalpin, embaumé par les effluves descendues des pentes fleuries de la montagne.

Joël Palanchon, s'il s'était trouvé là par un extraordinaire hasard avec son esprit décalé, se serait probablement posé la question de savoir ce que recelait cette quiétude, aussi fleurie soit elle. Mais il ne s'y trouvait pas et la quiétude ne fut donc pas remise en question ce jour-là.

Monté à bord à l'escale de Brunnen après avoir emprunté un joli petit embarcadère de bois recouvert d'un toit de tavaillons en sapin, un voyageur se présenta aux époux Ziegler

- Ah ! J'avais peur de ne pas vous trouver facilement avec toute cette affluence !
- Jiri ! Heureux de vous voir mon cher ! Vous êtes monté ici ?
- Oui comme cela avait été convenu.

Jiri, de taille moyenne, vêtu d'un complet assez strict de coupe quelconque, affichait un sourire qui ne parvenait pas tout à fait jusqu'à son regard malgré la bonne volonté qu'il y mettait. Ses souliers étaient scrupuleusement cirés et il affichait une attitude

respectueuse.

- Descendez avec nous en première, nous pourrons parler tranquillement au salon.

Monsieur Ziegler présentait un profil parfaitement lisse que renforçait une attitude compassée : Exactement le portrait du nanti helvétique tel que l'on peut se l'imaginer ! Lorsqu'il oubliait un peu de jouer sa partition de client favori des palaces, son regard vous transperçait sans vous voir ; aussi froid que celui d'un reptile faussement assoupi. Son épouse, brune, la cinquantaine et encore assez jolie femme, faisait souvent en sa compagnie les frais de la conversation car il était peu prolixe de nature et sa parole était rare. Jiri lui, citoyen Bulgare était employé dans son pays comme ingénieur machine pour le compte de la firme AEBC System.

- Parlez-nous de la Bulgarie.
- Tout se passe comme il faut. La production est déjà mise en route pour notre projet.
- Le directeur technique ?
- Il a fini par comprendre son intérêt ! Le problème est maintenant réglé.
- Excellent cher Jiri. Excellent. Nous pouvons donc envisager un agenda à présent ?
- Il faudrait pouvoir livrer sur place avant la saison des pluies.
- Quand ?
- C'est en juillet/août là-bas.
- Ça nous laisse de la marge pour affréter les containers. Mais j'ai besoin d'informations plus précises pour lancer cette opération.
- AEBC System pourrait avoir terminé la fabrication des armes sans poinçon en mai.
- Évitez de prononcer des noms propres battezzando Jiri, lui rappela à voix basse et en le foudroyant du regard monsieur Ziegler. Nous ne sommes pas en Bulgarie ici.
- Veuillez m'excuser monsieur. Le printemps vous convient ?

Il est aisé de comprendre que le vieux Stadt Luzern ne transportait pas aujourd'hui que des touristes ordinaires. Toutes les armes doivent en principe être estampées à la marque du fabricant et celles qui ne le sont pas sont généralement des produits de contrebande.

Pour être plus précis, la 'Ndrangheta (mafia calabraise aux multiples ramifications), avait acquis la majorité des parts de la société Bulgare AEBC System par l'intermédiaire de fonds plus ou moins exotiques. Jiri y travaillait comme ingénieur certes, c'était bien la vérité, mais son rôle véritable consistait à mener les négociations avec les époux Ziegler à Lucerne. C'était la première fois que cette mafia calabraise tentait de s'attaquer à un marché en Afrique de l'est et l'enjeu était de taille dans ce secteur géographique, grand consommateur d'armes légères et de munitions. Mais le « hic » c'est que la livraison devait avoir lieu loin, très loin de la Bulgarie ! D'où la nécessité de passer par un intermédiaire. La livraison c'était précisément le problème le plus délicat.

Jiri, le battezzando[2] ainsi nommé par Ziegler, avait été choisi pour cette mission pour avoir, au cours de ses voyages précédents, réussi à nouer des contacts fructueux en Éthiopie. Des contacts assez particuliers faut-il le préciser. L'itinéraire compliqué qu'il avait imaginé avec monsieur Ziegler devait permettre de livrer par voie maritime et sans anicroche une cargaison destinée à un groupe rebelle dans ce pays agité. Ainsi, dès que la fabrication serait achevée en Bulgarie, un porte-container partirait du port de Varna en mer Noire pour rallier, après plusieurs escales en Méditerranée, le port d'Al Moukalla au Yémen.

Ensuite Jiri devait prendre le relais à bord d'un autre navire plus petit et chargé pour faire diversion d'une cargaison humanitaire de riz : Direction Djibouti. De là enfin un transport par camions était prévu jusqu'au destinataire de la très précieuse cargaison. Celle-ci était estimée à la vente à un million et demi de dollars, ce qui

[2] - Battezzando : Grade de niveau un dans la hiérarchie de la 'Ndrangheta

représentait tout de même un assez gros challenge.

Jiri avait conscience des difficultés de cette entreprise car la mafia n'avait pas du tout la maîtrise des trafics ni des trafiquants dans ces coins-là, où rebelles et milices pullulaient et où chacun travaillait pour son propre compte. En Europe les choses étaient tout de même plus simples ! Mais le marché éthiopien, très prometteur, attirait tous les appétits et la 'Ndrangheta était véritablement insatiable...

- Si l'opération se révélait être un succès, je ne vous cache pas que vous en tireriez un gros avantage Jiri. Un très gros avantage même. Lui déclara monsieur Ziegler. Et l'on pourrait par la suite en organiser d'autres sur la même trajectoire.

Madame Ziegler intervint à son tour, beaucoup moins enthousiaste cependant que ne semblait l'être son époux :

- Vous prenez des risques en allant par là-bas, c'est évident Jiri. Vos relais, sont-ils vraiment fiables ? Vous allez partir en terrain complètement inconnu. Je ne peux m'empêcher de penser que votre itinéraire paraît bien tarabiscoté si vous voulez connaître mon avis.
- « ... »
- Ce que j'entends dire à propos de la corne de l'Afrique ne me rassure pas du tout savez-vous et puis cette cargaison a énormément de valeur. Alors il ne faudrait pas qu'il arrive quelque chose.
- Le client lui, j'en réponds dit Jiri. Je connais bien le capitaine Makassi. Il a le répondant et on peut lui faire entièrement confiance pour le règlement. Quant aux douanes et aux flics ils sont facilement corruptibles dans ces pays. Il y a très peu de chance de mal tomber.

Monsieur Ziegler lui demanda pour la seconde fois de ne pas donner de noms. Il était furieux malgré les efforts qu'il faisait pour ne pas le laisser paraître.

- Sur une livraison de cette importance vous n'aurez pas le droit à

l'erreur reprit son épouse sans tenir compte de l'injonction de son mari. Vous en êtes bien conscient ? Notre famille a une réputation à défendre au sein de l'organisation et avec cette affaire, nous prenons des risques certains. (On aurait dit qu'elle était en train de le mettre en garde).
Un sgarro[3] vous rejoindra au Yémen à Al Moukalla. Quelqu'un de sûr et de vraiment expérimenté. (Elle avait appuyé sur le vraiment). Avec l'équipage du caboteur Maryland, vous serez huit en tout pour la livraison à Djibouti. Ça me semble suffisant. Qu'en pensez-vous Jiri ?

- C'est parfait. Tout à fait bien. Merci beaucoup. Croyez madame Ziegler que tout se passera comme prévu. Vous pouvez être entièrement rassurée à ce sujet.

Madame Ziegler lui décocha son regard le plus sévère. Des deux époux, c'était elle la calabraise. Monsieur Ziegler lui était un Suisse « pur porc ». Elle n'ignorait pas ce que risquait ce petit Jiri s'il foirait son coup. Elle en avait vu beaucoup depuis le temps où ses parents l'avaient mariée à cet homme d'affaires vaudois prometteur, qui en était encore à ses débuts à l'époque.

Lorsque Jiri eut quitté le bord à l'escale suivante les Ziegler remontèrent sur le pont.

- C'est le gros lard de Jabirov d'AEBC qui nous a imposé ce gars-là. S'exclama monsieur Ziegler en s'exonérant d'appliquer pour lui-même ses propres consignes. Ils doivent être parents quelque part. Il ne m'a pas fait une grosse impression. Enfin, on verra. Comment dit-on à la grâce de Dieu déjà ?
- Inch Allah. Répondit sa très catholique épouse.

[3] - Grade d'un membre confirmé de la mafia

CHAPITRE DEUX

Un documentaire sur l'exploitation du sel fossile tourné par Pamela Hoose et Joël Palanchon – Désert du Dana Kil - Éthiopie

La chaleur dans la tente était à peine supportable, même avec l'habitude. Quarante-cinq degrés centigrades, pour un européen, le liquéfient, l'avachissent et réduisent ses capacités au minimum vital. Le désert du Dana Kil, sorte de dépression aride d'Éthiopie d'origine volcanique était connu pour ses curiosités géologiques et sa très forte chaleur.

C'est également aux environs de ce coin-là que les paléontologues de la mission Coppens ont mis au jour le squelette de « Lucy », notre aïeule de trois millions d'années. Espérons pour elle qu'il y faisait moins chaud à son époque !

Pamela, lorsqu'elle n'était pas sur le terrain, recherchait toujours activement depuis Paris les sites les plus propices aux prochains tournages de ses documentaires. Taïna l'avait encouragée à envisager ce sujet du Dana Kil en Éthiopie, ce pays dont on ne médiatisait jamais autre chose en Europe que les incessants conflits qui sévissaient là-bas et leur cortège de drames humanitaires. Mais il y avait tant d'autres choses à découvrir ! Certaines curiosités naturelles étaient véritablement extraordinaires ! Comme ce désert par exemple. Taïna avait justement des amis qui revenaient d'un voyage organisé là-bas et chez qui elle avait été boire le thé rue Mouffetard. Ils avaient été complètement séduits !

Rendus sur place, le tableau était quelque peu différent. Le sable, le sel, les cailloux et l'acide se partageaient ces espaces où réside, malgré ce milieu franchement hostile, une petite population Afar de pasteurs. S'abritant dans de simples huttes construites en bâtons plantés verticalement et recouvertes de tresses de palmes, ils

possédaient quelques chèvres pour survivre et c'est tout. A voir le paysage autour de ces sommaires habitations, on était tenté de se demander ce que pouvait bien manger ces animaux qui, malgré tout devaient bien posséder un estomac quelque part ? Quelques touffes de plantes desséchées apparaissaient par ci par là. Rien d'autre. Qu'il était donc loin notre vert bocage normand !

En France, nous avons toujours de la peine à envisager que l'on puisse vivre, et survivre, sur des terres brûlées d'où la végétation semble totalement absente. Surtout lorsqu'on sirote un thé parfumé à la bergamote dans un studio vintage de la rue Mouffetard ! Le bocage qui nous sert de référence ne nous aide pas à comprendre comment ces populations s'adaptent à leur milieu et en retirent de quoi subsister. Pays à vaches, nous ne savons pas grand-chose en fait des pays à dromadaires !

Région de tous les extrêmes, la dépression du Dana Kil est considérée comme ayant la moyenne annuelle de température la plus élevée au monde ! Sur le site de Dallol, un volcan actif brasse une lave bouillonnant en permanence au fond de son cratère. Á ses pieds s'étalent des sources chaudes ainsi qu'un véritable lac emplit d'un acide mortel. Ces sources d'eaux sulfureuses offrent un spectacle rare de concrétions plus ou moins circulaires surgies du sol et arborant toutes sortes de teintes, alliant les ocres rouges et les jaunes soufrés au somptueux verts de jade. Le spectacle attire les visiteurs, ébahis par la beauté étrangement inquiétante de ce lieu si inhospitalier par ailleurs.

Joël essayait en agençant l'ouverture de la tente d'une certaine façon, de créer, non pas un courant d'air, mais un petit filet de ce que l'on pouvait considérer avec de la bonne volonté comme de l'air plus frais. Mais la toile remuait, même légèrement, et il fallait sans cesse recommencer la manœuvre ce qui commençait à l'agacer.

Pamela, devenue depuis le temps sa compagne et associée (eh oui, tout arrive !), se trouvait au dehors, sous un soleil meurtrier, en

discussion avec les afars chargés de la logistique.

Un gros fourgon bâché et trois véhicules tout-terrain Rover, (ça se prononce quat'quat) presque neufs, leurs remorques à double essieu remplies de denrées et de matériel de tournage, attendaient d'être déchargés. Sous les rayons brûlants tombant du ciel les éthiopiens, épais comme des fils téléphoniques, ne semblaient pas ressentir les effets des quarante-cinq degrés à l'ombre affichés au thermomètre. Il semblait que toute l'eau de leur corps s'était évaporée pour ne laisser subsister que la peau et les os. En tout cas, ils ne souffraient pas de la chaleur comme ces deux européens, en nage en permanence, qui les payaient trop bien pour ce travail.

Dans l'équipe des éthiopiens Adisu, un afar solidement bâti, dirigeait les opérations. Joël et Pamela l'avaient choisi comme « fixeur » ; un terme employé par les reporters de guerre pour désigner leur guide indigène, l'équivalent en terrain d'opérations de l'irremplaçable sherpa dans les montagnes de l'Himalaya. Pour Adisu, qui pratiquait plusieurs langues et dialectes, ce travail bien payé représentait une excellente opportunité dans ce pays ou la moyenne des salaires n'excède pas cinquante dollars par mois. Il savait parfaitement se rendre utile et s'occupait à faciliter par tous les moyens dont il disposait ce tournage quelque peu acrobatique.

Les travailleurs du sel, pour la plupart des tigréens[4], dans le désert du Dana Kil ne gagnaient que quelques dollars pour récolter et tailler proprement deux-cent blocs de sel par jour sous une température de cinquante degrés ! Mais ils n'avaient pas les mêmes cordes à leurs arcs pour s'en sortir que ce débrouillard d'Adisu.

- Joël viens voir s'il te plaît !
- « ... »
- On va manger tout de suite pour avoir plus de temps pour aller tourner aux sources chaudes.

[4] - Région au Nord de l'Éthiopie en conflit plus ou moins larvé avec l'état central.

- Joël tu réponds ?
- Je n'ai pas faim. Mangez sans moi.
- Eh ! Tu vas pas rester dans la tente toute la journée ou quoi ? Tu as la sono à préparer, ne l'oublie pas. T'as rien foutu depuis ce matin. T'es malade ?

Joël recommença à respirer plus librement dans le quat'quat une fois embarqué pour les sources. Les éthiopiens claquaient des dents à l'arrière et Adisu lui recommanda gentiment de ne pas mettre la clim trop fort au prétexte d'éviter les chocs thermiques à la sortie du véhicule.

Pamela, qui transpirait abondamment en ce moment dans le désert, n'avait pas commencé sa carrière dans le tournage de documentaires. C'est son amie Taïna qui avait commencé son initiation alors que Pamela travaillait encore à cette époque avec son père en Hollande.

Sa vie ? D'abord une jeunesse tranquille aux Pays-Bas, où elle avait vu le jour. Comme elle n'était que très peu motivée à vrai dire par les études, son père, regardé à l'époque comme l'un des plus influent diamantaire d'Amsterdam, avait tenté de la former à cette profession très particulière en l'intégrant dès ses dix-sept ans à l'équipe de ses collaborateurs et à l'atelier de taille dont il disposait.

La fille du patron y fut chouchoutée comme il se doit et se découvrit bientôt un embryon de vocation. L'oculaire de rigueur coincé en permanence sous son orbite lui révélant l'énigmatique texture des pierres qu'elle apprit petit à petit à déchiffrer.

Son père, qui d'ordinaire la jugeait assez sévèrement, fût obligé de lui reconnaître une certaine compétence à l'atelier en dépit de sa scolarité chaotique et de son jeune âge.

Ce fut au grand regret du diamantaire qu'elle se décida sur un coup de tête inexplicable à voler de ses propres ailes et qu'elle entreprit

une nouvelle formation dans l'audio-visuel à Paris, ce qui n'avait pas grand-chose à voir avec les pierres précieuses. Soutenue dans sa démarche par Taïna, elle réussit rapidement au-delà de ses espérances dans ce milieu où le relationnel est si prévalant. Délivrée de la tutelle paternelle, à l'image d'un diamant brut extrait de sa gangue, Pamela se révéla finalement une battante et ses premiers essais de tournage comme assistante de réalisation ne lui valurent qu'éloges et promotions de la part de ses employeurs.

Jolie femme brune de trente-trois ans, Pamela avait changé depuis sa première rencontre avec Joël. Plus féminine qu'avant, mais sans y mettre d'ostentation, elle menait son monde et ne manquait pas d'ambition. Tout semblait lui réussir. Au naturel elle avait conservé son caractère « effervescent », mais sans plus s'agiter dans tous les sens comme elle le faisait autrefois pour un rien. Restait malgré tout ce tic qui lui tirait par moment la bouche sur le côté tandis que ses jolies petites fesses se tortillaient impatiemment, signe persistant chez elle d'une forte contrariété.

Ici, en tournage au Dana Kil, elle en était rendue à son quatrième « docu » tourné avec Joël Palanchon et celui-ci promettait d'être particulièrement réussi malgré les conditions exceptionnellement difficiles de sa réalisation.

- Demain Adisu nous présentera son ami caravanier à Mekelé. Il possède avec sa famille plus de cent-cinquante dromadaires (et non pas des chameaux comme le disent les personnes ignares).
- Qu'est-ce qu'ils font avec tous ces dromadaires ? Demanda Joël.
- Ben, ils transportent les blocs de sel tiens ! Il y a d'interminables caravanes à filmer qui s'étirent dans le grand désert de sel. Ce sont ces plans sur les caravaniers qui doivent structurer le « docu ». Dis donc, t'as pas encore intégré le script ? Tu l'as p'têt pas lu des fois ?
- Chouette alors ! On va encore pouvoir suer un bon coup demain ! Se renfrogna Joël.

Au Dana kil, le moindre des repérages réclamait des efforts

surhumains. Il fallait bien quitter la clim du quat'quat de temps à autre et arpenter le sable brûlant. Du plomb fondu vous coulait alors sur les épaules sans prévenir. Installer du matériel tenait de la gageure sous cette chaleur et heureusement que les éthiopiens étaient là en renfort. Ils apprirent ainsi à bosser de préférence le soir ou le matin, réservant le fort du jour pour les rares scènes sous abri (vaguement rafraîchi plutôt que climatisé), la préparation en cuisine, l'entretien du matos, le visionnage ou le travail d'organisation.

Très méticuleux de par sa profession, Joël détestait particulièrement les déserts et surtout ce maudit sable qui parvenait à s'infiltrer à peu près partout et bien sûr de préférence dans ses boîtiers et ses objectifs. Lorsque la fraîcheur tombait brutalement à la nuit, c'était la condensation qui menaçait à son tour son cher matériel et il était obligé de tout resserrer dans un coffret étanche avant la tombée du jour. La peste soit des déserts ! Le lendemain s'annonçait déjà mal avec les chameaux et sa gorge le piquait désagréablement, prélude probable à une angine blanche, maladie dont il était coutumier.

- Sûrement cette saloperie de clim !

Il posa maladroitement son verre trop près du bord de la table de camping. Celui-ci bascula et se brisa net sur un caillou. Justement, il venait de tacher sa chemise avec du harissa. S'énervant, il se mordit douloureusement la langue ce qui acheva de le mettre en boule !

Décidément au Dana Kil Joël décevait de plus en plus sa compagne qui se demandait quelquefois s'il avait l'étoffe nécessaire pour faire ce boulot. La chaleur n'expliquait pas tout... Adisu, le fixeur, motivé certainement par une prudence instinctive n'en pensait pas moins mais semblait ne pas s'apercevoir des accrochages de plus en plus répétés entre ses deux patrons. Sa préférence allait comme il se doit naturellement à Pamela, si séduisante et si active, et il l'avait écouté avec intérêt parler d'elle et lui conter ses débuts à Amsterdam

comme de son initiation tardive aux techniques audio-visuelles.

Adisu c'était le « touche à tout », le roi de la combine et de la démerde. Dans ce pays, si misérable et sans avenir pour nombre de ses habitants, il parvenait toujours miraculeusement, à s'en sortir et à subvenir correctement aux besoins de sa famille : Sa femme et deux adolescents, fille et garçon. Avec l'aide d'amis français bien placés au Djibouti, il avait même réussi l'exploit de partir en France en tant que boursier et passer deux années à poursuivre vainement une licence d'anglais à la fac de Paris Panthéon-Sorbonne.

Pas si évident comme périple pour un éthiopien ! C'était de l'Adisu tout craché ! Son totem scout aurait pu être quelque chose comme : Blaireau dégourdi ! Ce qui les amusait beaucoup avec Joël c'est qu'ils avaient fréquenté en France le même quartier : Le quartier latin. Mais Adisu n'avait, pour autant qu'il s'en souvienne, jamais mis les pieds chez Georges dans le coupe-gorge de la rue des Canettes ni goûté à la cuisine aveyronnaise du charpentier !

De retour dans son pays, lorsqu'il ne jouait pas au fixeur il « se débrouillait » ce qui, au Djibouti ou en Éthiopie peut vouloir dire bien des choses. Le marché parallèle du khat, cette plante qu'on « broute » pour se sentir en forme, était en expansion. Reconnue par les autorités comme un « amortisseur de misère » à cause de ses vertus euphorisantes. La paix sociale en dépendait ce qui arrangeait très bien, on l'imagine, un gouvernement corrompu. Cela arrangeait également pas mal Adisu.

Palanchon l'avait déniché en préparant leur expédition depuis Paris par l'intermédiaire d'un copain photographe ayant roulé sa bosse en Éthiopie et utilisé les services d'Adisu qu'il avait rencontré fortuitement au bar du Sheraton à Djibouti. Il en avait été satisfait. Joël, s'occupant comme il le pouvait de la logistique préparatoire du tournage, lui avait fait confiance sans aller chercher plus loin. Mais comment procéder autrement ? Ignorait-il que des agences existent pour ce genre de truc ? Et qu'elles ont une obligation de résultat ?

Finalement Adisu ferait très bien l'affaire de son avis. Contacté, il se trouvait justement disponible pour la période du tournage prévue en juin.

Arrivée du porte-containers Bojidar - Maryland à quai – Terminal portuaire de Al Moukalla - Yémen

Le port d'Al Moukalla au Yémen se laissait deviner sur l'horizon de la mer par les superstructures grêles de ses portiques, se découpant au loin sur le ciel orangé de cette fin de journée. La mer Rouge, paradoxalement de couleur bleue, était aussi calme que pourrait l'être une étendue d'huile. Le bulbe du porte container bulgare Bojidar fendait sans effort cette surface lisse en deux côtés bien nets, ourlés de mille petits reflets dorés.

Dans la chambre des cartes, le second avait déployé la feuille de cette côte yéménite mais la capitainerie de Al Moukalla, sollicitée par VHF ne daignait toujours pas répondre à ses appels alors que l'on ne se trouvait plus qu'à quelques milles du port.

- Qu'est-ce qu'ils branlent ces couillons ? Y répondent ou quoi ? C'était le second qui parlait.

- Tu as eu le remorqueur ? Lui demanda le commandant depuis la passerelle.

- Rien. Écran noir commandant. Je ne sais pas ce qu'ils font mais ils n'ont pas l'air de se casser beaucoup le ciboulot par ici.

- Sans assistance de port, ça risque d'être coton ! On casserait du bois.

- Ils attendent qu'on panique pour faire grimper la sauce ! De vulgaires naufrageurs qui guettent nos dollars ! Je connais ce genre de coin.

- De toutes les façons, il est tard décida brusquement le commandant. Je vais faire stopper avant la nuit, on filera nos ancres quelque part dans l'avant-port. Ce n'est pas la place qui manque en tout cas.

- Bien commandant. J'appelle l'équipe de pont pour les ancres. Fond à vingt-trois mètres. Le trafic est nul pour le moment. Nous y seront sûrement tranquilles jusqu'au jour. Dans un sens ce n'est pas plus mal. Mais vous verrez qu'ils vont essayer de nous faire banquer la taxe de quai pour une nuit passée ici ! Puis il envoya dans son

parlophone pour les machines :

- Chef, préparez-vous bientôt à stopper les machines. Avant lente. Terminé.

Le Yémen, pays choisi pour y opérer le transfert de la cargaison d'AEBC, était en guerre civile depuis plusieurs années déjà mais la côte Sud-Est connaissait en ce moment un calme tout relatif. Tous les jours, profitant de ce répit, des armes y transitaient en nombre pour alimenter ce conflit rémunérateur. Bien renseignée, la 'Ndrangheta comptait sur cette situation pour que ce transfert de gros à petit bateau se fasse en douceur. Il y avait longtemps que le gouvernement de Sanaa ne contrôlait plus la zone et Jiri ne voyait pour sa part rien à y redire. Le commandant du porte container en faisait à présent l'expérience, avec son navire de trois-mille boîtes EVP[5] carrément ignoré des autorités et condamné à passer la nuit dans l'avant-port.

Le Maryland, feeder ship[6] de mille-cinq-cent tonnes, sagement à quai à proximité du terminal des containers avait attendu toute une nuit sa cargaison de sacs de riz destinée à une ONG humanitaire, soit trente-quatre containers en tout qui devaient arriver par mer incessamment. Le porte-container Bojidar en provenance de Varna en Bulgarie, était annoncé après de nombreuses escales en Méditerranée mais il avait pris du retard (et pour cause) et le Maryland ne put finalement charger son riz que le lendemain après-midi.

Pour aller accoster à Djibouti il avait paru plus judicieux à Jiri d'affréter un gros caboteur, bien plus rapide à décharger qu'un porte-container. Il fallait opérer le plus vite possible, et ce transfert brouillait les pistes ce qui lui semblait une raison supplémentaire.

Jiri, dans l'ombre de la passerelle, discutait avec le commandant. Á

[5] - Équivalant vingt pieds (containers mesurant vingt-pieds)
[6] - Caboteur

leur côté, un homme silencieux d'une quarantaine d'années se tenait accoudé devant la table des cartes. Il venait tout juste d'embarquer à bord. Sa mission ? Chaperonner Jiri en toutes circonstances.

Râblé, sans presque de cou, tout en muscles, le teint foncé et le crâne rasé il ne mesurait pas plus d'un mètre soixante-dix. Il n'avait rien d'un asiatique malgré ses yeux semblant bridés. Nichés dans un repli de chair, leur couleur noire évoquait parfois le canon d'une arme. Le calabrais Funari n'avait rien d'un intellectuel de gauche et venait de rejoindre l'équipage du Maryland sur l'ordre donné à Lucerne par les époux Ziegler. Il potassait d'un œil distrait un plan de leur bateau que le second avait ressorti à sa demande.

Son curriculum, pourtant assez éloquent, n'était écrit nulle part.

Lieutenant de la 'Ndrangheta au grade de sgarro, Sisto Funari avait été principalement formé au maniement des explosifs, au tir et au combat rapproché. Légionnaire italien cinq années durant dans la légion française, aucune tactique du baroud, même parmi les plus sophistiquées, ne lui était inconnue. Sous contrat de mercenariat à plusieurs reprises, Sisto était certainement, à quarante-trois ans, un homme à redouter. Inoxydable et totalement imperméable aux états d'âme, la mafia utilisait ce calabrais dans les cas les plus épineux nécessitant une intervention musclée. Aussi intelligent que capable de la pire brutalité il avait une excellente cote auprès de ses employeurs.

Attaché depuis sa tendre jeunesse aux époux Ziegler dont il était devenu le protégé, Sisto Funari habitait habituellement un village à deux pas de Lucerne. Ses voisins argoviens de Dietwill l'avaient finalement accepté, malgré son origine italienne. Son statut de militaire en retraite rehaussait son image d'immigré et lui valait à ce titre quelque considération. Au club de tir dont chaque village Suisse était pourvu (le tir étant le sport national de ce pays), il se plaçait toujours dans le peloton des meilleurs tireurs à trois-cent mètres.

Après quelques temps de résidence dans ce village, il était maintenant invité régulièrement aux parties hebdomadaires de billard américain chez ses voisins en même temps que le facteur et l'instituteur. Pour le carnaval, il répondait toujours présent et donnait un coup de main pour les jeux organisés dans la piscine avec les gamins.

Autrement dit, il était considéré comme un citoyen ordinaire et relativement fréquentable. Son célibat posait quand même question pour certains mais il était interprété par d'autres comme étant inhérent à sa carrière militaire. Ah ! Ces légionnaires quand même, ce sont de rudes garçons ! Les maris l'enviaient même un peu lorsqu'il leur évoquait ses aventures et ses souvenirs de combat devant une bière au club house du stand de tir ; eux qui étaient mobilisables en permanence par la confédération jusqu'à l'âge de cinquante ans sans avoir une chance, même minime de connaître une seule fois l'expérience du combat. Leurs femmes elles, feignaient très hypocritement de ne pas s'intéresser plus que ça à ce Sisto.

Il aimait à se rendre en ville à Lucerne de temps à autre et cet individu plutôt fruste prenait un réel plaisir en se promenant à admirer les bâtiments orgueilleux ornés de fresques, les ruelles richement pourvues de belles boutiques et le vieux pont de bois historique traversant le lac avant que celui-ci ne redevienne une rivière tumultueuse. Tout ce qu'il faut en somme pour susciter l'admiration d'un modeste calabrais aux origines paysannes.

Lorsque son smartphone grelottait c'était généralement pour une « affaire » à régler.

- Le grand type des douanes ne me revient pas vraiment. T'en pense quoi ? Dit Jiri s'adressant au commandant.
- Je pense qu'il n'est là que pour le décor ce qui explique qu'il soit un peu trop gourmand. Mais que veux-tu ? On ne peut pas faire

grand-chose ici contre ça ni vraiment négocier. Il faut avant tout qu'on passe l'étape du Yémen sans embrouille. Alors on banque. Voilà tout.

- Est-ce qu'ils t'ont donné au moins les storing positions des boîtes ?

- J'ai enfin eu la capitainerie, les chariots de quai les amèneront jusqu'ici. C'est à une encablure à peine.[7] *Ils ont l'air d'avoir l'habitude de ce genre de transfert.*

- Je serais satisfait lorsqu'on aura tout chargé. Et hop ! Bye bye les mouettes. En route pour Doraleh au Djibouti.

- Ce bled respire la combine de partout ; ils ont tous l'air pourris à l'os ici ajouta le commandant, se fendant la pipe de bon cœur. Il continua, toujours hilare : *Ils doivent avoir un grand besoin de se refaire : Leur port a subi des dommages qui sont encore visibles un an après. Ça a dû drôlement barder dans le coin.* Puis, redevenant tout à fait sérieux : *Mais je suis comme toi. Je serai nettement plus tranquille une fois qu'on aura foutu le camp d'ici. L'ambiance n'y est pas vraiment.*

Sisto Funari, toujours assis tranquillement à la table des cartes, ne s'autorisa aucun commentaire.

[7] - Deux-cent mètres

Le commerce du sel – Désert du Dana Kil - Mekelé

Un lac fossile avait, aux temps géologiques, déposé son épaisse croûte de sel sur le désert et ce gisement s'étendait actuellement sur des dizaines de kilomètres carrés. Travaillant sous une chaleur épouvantable et pour quelques birrs éthiopiens seulement, les mineurs du sel l'extrayaient par plaques entières à l'aide de bâtons de bois dur dont ils se servaient comme leviers. Ensuite, armés d'un genre d'herminette, ils façonnaient proprement des blocs de forme carrée destinés à être transportés. Chaque bloc devait peser quatre ou cinq kilos et il leur fallait en préparer deux-cent dans la journée pour tenir la cadence. Ils effectuaient ce travail accroupis tout le jour sous le soleil et les températures pouvaient monter bien au-delà de cinquante degrés !

Les blocs étaient ensuite chargés sur de vieux camions hors d'âge ou, plus traditionnellement, transportés à dos de dromadaire. Chaque animal ne pouvant être chargé de plus de cent-cinquante kilos, il était nécessaire pour que l'opération soit rentable, d'en utiliser un grand nombre, ce qui composaient d'impressionnantes caravanes se dirigeant vers Mekelé.

Ce sont ces files interminables s'étirant dans le désert, qui fascinaient les cameramen de Pamela. Aperçues au loin le long d'un horizon tremblotant sous le soleil, elles se métamorphosaient en mirages de chaleur ; mirages qui sont dus, dans une atmosphère instable, à la convection de l'air chaud. Cette irréalité optique des caravanes contrastait fortement avec l'aridité des lieux et les blocs de sel bien distincts au premier plan, façonnés par centaines par les malheureux tigréens.

Certains caravaniers par contre, ne vivant que du transport, étaient très riches et possédaient plusieurs centaines de dromadaires. Ce n'était pas fréquent.

Plusieurs étapes étaient nécessaires pendant le transport au repos

des animaux qui devaient être déchargés à chaque fois pour les soulager du poids des blocs. Cela représentait un travail considérable. Après quelques jours passés dans les sables, ils arrivaient enfin à Mekelé, le comptoir tigréen du sel.

L'équipe des vidéastes de Pamela, enthousiasmée par le décor somptueux bien que brûlant, et les sujets disponibles, tous plus spectaculaires les uns que les autres, s'en donna à cœur joie et ne ménagea pas ses batteries[8]. Le soir ils purent tous se dire satisfaits de leur boulot avant de se prélasser au campement sous une douche à moitié tiède : « Ça y est, ce coup-ci c'est dans la boîte ! ».

[8] - En extérieur il est parfois problématique de recharger un grand nombre de batteries

- Si vous le souhaitez Kamal vous laissera filmer sans problème. C'est un bon ami à moi. Il est le gérant du camp.

- Tu as dit comment ? Shagabar ?

- Shagarab.

- C'est à combien en gros ?

- Il faut remonter jusqu'à Humera au Tigré des plateaux. On pourrait voir le lac de Baher Dar en passant. Après Humera il faut passer au Soudan vers le fleuve Atbara. Mais c'est pas si loin. Cinq à six cent. Pour passer, on peut sans craindre de problèmes.

- Aller-retour ?

- Aller.

- Ah... Ça fait quand même.

- Oui mais je te dis, pour un reportage édifiant vous serez pas déçus ; c'est là-bas le camp du désespoir. Et puis aussi il faut bien que quelqu'un parle de ces gens parqués depuis des années dans des conditions abominables et sans espérance aucune de retrouver leur maison un jour. Qui le fera ? Vous vous pouvez ! Vous êtes suffisamment bien placés pour ça. Non ?

- Tu sais Adisu les français s'en foutent. Il y en a trop de ces camps de la misère et même un peu partout à travers le monde alors ce genre de sujet ne fait jamais beaucoup d'audience.

Pamela hésitait visiblement à repartir encore en expédition, même si cela aurait été cette fois-ci à compte privé et sans la logistique encombrante d'un équipe de huit personnes. Joël n'y voyait, lui, pas autant d'inconvénients que ça, touché malgré ce qu'en disait Pamela, par le côté humanitaire du projet et peut-être ravi aussi de pouvoir retrouver un peu de fraîcheur sur les hauts plateaux.

Mais ce reportage n'allait-il pas se révéler redondant avec ce sujet galvaudé de l'humanitaire comme le soulignait sans façon Pamela ? Taïna n'en avait-elle pas fait un argument pour justement changer d'angle et filmer les curiosités naturelles plutôt que les dérives humanitaires de l'Éthiopie ? Et en plus Shagarab était au Soudan.

Le tournage au Dana Kil avait pris fin et tous les autres étaient repartis vers Djibouti avec, faut-il le dire, un certain soulagement après les semaines passées dans l'enfer du Dana Kil. A l'Atlantic hôtel les pommes des douches, déversant généreusement leur eau fraîche sur ces organismes meurtris se firent fontaines de jouvence et c'est tout à fait revigorés qu'ils reprirent leur avion climatisé. Les éthiopiens du tournage eux, ne reprirent rien du tout.

- Tu sais chérie, il n'a pas tort. C'est une occasion pour la bonne cause. Dit Joël.

- Ouais mais c'est vachement loin et y aura des routes à la con répondit Pamela. T'en as pas marre toi ?

- Ah ! Ah ! C'est toi qui dis ça maintenant ! Je pensais que c'était moi qui ne voulais jamais bouger mes fesses ! Hélas, souvent femme varie...

- Pamela tortilla les siennes et répondit bouche de travers :

- Moi j'ai travaillé au Dana Kil. Je suis pas resté dans la tente à soigner mes points blancs ! Moi.

Il faut reconnaître à la décharge de Pamela qu'elle s'était énormément dépensée durant les dernières semaines à la différence de son compagnon qui n'avait pas eu comme elle a assumer la direction des opérations ni les responsabilités qui vont de pair avec ce boulot exténuant au beau milieu du désert.

Petit à petit Adisu marquait des points. Le crochet par le lac de Baher Dar, excellent argument touristique apportait (c'était le cas de le dire), de l'eau à son moulin. Le soutien inattendu de Joël (qui tirait un peu d'habitude la gueule à Adisu comme à un rival potentiel), fit pencher la balance après de longues palabres à trois voix.

A l'évidence, cette incursion au Soudan motivait Joël, intéressé malgré tout par le côté humanitaire et l'angle qu'il pourrait en donner dans son reportage. Il n'avait pas encore eu son os à ronger tant qu'on ne s'occupait que du documentaire de Pamela. Alors, il était

compréhensible qu'il réclame sa part et veuille profiter de la proposition d'Adisu pour rentrer avec quelque chose d'intéressant dans son disque dur. Quitte à en chier[9] une semaine de plus, il ne rentrerait pas bredouille.

En femme pratique, Pamela convint que le sujet, par la force violente des images et des témoignages recueillis, allait peut-être quand même finir par capter de l'audience et permettre à son compagnon de le vendre aussi à la presse magazine, plus rentable. L'humanitaire accolé à une économie bien comprise n'étaient pas à ses yeux absolument antinomiques ! Et puis, on ne regretterait rien si ça permettait d'amortir quelque peu le prix du voyage...

[9] - En français dans le texte !

CHAPITRE TROIS

Attaque du Maryland – Terminal portuaire de Al Moukalla - Yémen

- Yallah ! Yallah !

Ces cris jaillirent dans la nuit tandis que l'électricité tombait en rade sans prévenir et que tous les fanaux du bord s'éteignaient simultanément. L'obscurité se fit totale.

Sur la passerelle du Maryland brusquement plongée dans le noir, Jiri cherchait sans succès un truc pour faire la lumière et tripotait fiévreusement tous les boutons qui lui tombaient sous la main. Il pensait que les cris qu'il avait entendu provenaient de son équipage, surpris par la panne électrique. Fort heureusement, Sisto le calabrais, lui, s'était rendu compte rapidement qu'il s'agissait en fait d'une manœuvre d'intrusion et avait déjà pris ses dispositions.

- Ils sont sur la plage arrière !! Hurla Sisto, dans le noir, à Jiri, quatre hommes armés. Ils vont essayer d'entrer par la cambuse. Poste deux hommes de chaque côté pour bloquer la passerelle. Quoi qu'ils fassent il ne faut pas les laisser entrer ! Tirez à vue ! Mais tirez pas sur moi !

Jiri, quelques heures seulement auparavant accueillait à bord du Maryland l'homme dépêché par les Ziegler pour assurer la protection du chargement. Ce dernier avait rejoint le navire sans se douter le malheureux qu'il allait devoir intervenir à peine embarqué !

A croire qu'il attirait la foudre par sa seule présence car juste après son arrivée et le chargement sans histoire de la cargaison (en plus des containers de riz il y avait de quoi armer de pied en cap un bataillon), le Maryland était devenu le théâtre d'une invraisemblable

tentative de piraterie. Quatre hommes non identifiés avaient franchi la passerelle d'accès, non surveillée[10], depuis le quai désert et avaient investi la plage arrière. Jiri en avait les mains toutes glacées.

Sur la plage arrière, Sisto avait fort à faire face à quatre types décidés à s'emparer du navire. Jiri lui, était resté en passerelle comme il le lui avait demandé. Ces silhouettes menaçantes qui tiraient silencieusement depuis la poupe lui foutaient une trouille qu'il n'arrivait pas à contrôler.

Il pouvait entendre les « schtufff - schtufff » produits par les silencieux de leurs armes et le bruit sec de l'impact des balles sur la tôle autour de lui. Un bris de verre l'averti qu'un tireur se trouvait maintenant de l'autre côté, vers la proue du navire et canardait la passerelle ! Il se fit encore plus petit, accroupi sous le tableau du compas.

A la poupe les tirs assourdis des silencieux s'espacèrent d'abord puis s'arrêtèrent pour de bon. Sisto avait terminé son travail de nettoyage.

- Combien t'en vois devant ? Cria Sisto de loin et toujours dans l'obscurité.
- Jiri se cogna violemment le crâne en se redressant. Cela lui fit très mal.
- J'en sais rien. Je vois pas.
- Envoie deux gus sur le pont et surtout sans faire de bruit. Plutôt avec des machettes compléta-t-il.

Jiri désigna deux marins costauds en leur transmettant ces consignes. Ils avaient déjà à la main une lame à la fois large et recourbée en angle vers son extrémité. Probablement l'arme traditionnelle locale. Ils s'enfoncèrent sans hésiter une seconde dans la nuit noire par l'échelle de coupée et atteignirent souplement le

[10] - Une faute impardonnable à inscrire au passif de Jiri

pont du Maryland comme deux gros matous silencieux.

Encore encombré de toutes sortes de caisses, le pont était toujours plongé dans une profonde obscurité. Progresser sans faire de bruit dans ce dédale en étant à la merci des assaillants était une chose. Les débusquer et les éliminer en était une autre. Mais ces deux types n'étaient pas tout à fait des marins comme les autres.

Sisto réapparu brusquement en passerelle comme un diable sorti de sa boite.

- Et à l'arrière ? Questionna Jiri en massant sa bosse douloureuse.
- Réglé. Ils étaient quatre.
- Jiri n'en revenait pas. Tous ?
- Non y doit y en avoir encore au moins deux à l'avant.
- Mais plus à l'arrière ?
- Non.

Un cri se fit entendre vers la proue. Ou plutôt une sorte de râle suivi d'un gargouillis sinistre.

- Ils ont dû trouver le contact. Viens avec moi ! Aboya Sisto. Vite !
- « ... »
- Allez magne et prends ça. Il tendit un pistolet muni d'un amortisseur de son à Jiri. Lorsque j'allumerai ma torche, on les fume. Mais fais gaffe à ne pas abîmer nos gars.

Sans plus de bavardage, Sisto se fondit à son tour dans la nuit, suivi à distance raisonnable par un Jiri méfiant. Un bruit de cavalcade se fit entendre sur la tôle vers la passerelle du quai. Puis on entendit deux « flop flop » presque silencieux suivis d'un cri sitôt étouffé. Sisto s'était enfin décidé à éclairer sa torche ! Nos deux marins porteurs de couteaux recourbés réapparurent souriants et très excités. La bataille n'avait duré que quelques brefs instants. Elle était maintenant terminée.

- AQPA ! AQPA ! Criaient-ils en brandissant un foulard.

Sisto le leur arracha des mains et le plaça sous le faisceau de sa torche.

Les assaillants, d'après les signes, seraient des membres infiltrés d'Al Qaïda dans la péninsule arabique. Rien de moins ! Ils en dénombrèrent six en tout qui avaient sacrifié leur vie pour un projet désespéré. Prendre un bateau à quai à l'abordage et sans éveiller l'attention des autorités portuaires n'étant pas donné au premier venu. Même si un djihadiste n'était pas forcément le premier venu. Ah ! S'ils étaient parvenus à déboulonner maître Sisto en premier, la suite aurait peut-être été différente.

La note du boucher[11] à présent : Les quatre premiers assaillants éliminés par Sisto sur la plage arrière. Sa lunette de tir thermique ayant fait la différence. Le cinquième égorgé par un des deux marins à l'avant et le dernier qui avait essayé de fuir, abattu in extremis sur la passerelle par Sisto. On ignorait si d'autres djihadistes avaient pu prendre la fuite.

Mais qui donc avait pu rencarder ces bargeots ? Ils n'étaient quand même pas venus pour les sacs de riz ? Ces mecs devaient avoir sacrément besoin de ces petites caisses kakis pour en arriver à prendre autant de risques et ils devaient aussi avoir une idée assez précise des lieux et de la cargaison pensa Jiri songeur.

- Merde ! Mais c'est Omar ! S'écria un des marins chargés du nettoyage. Il est vivant !

Le type allongé sur la passerelle appartenait à l'équipage du Maryland et bossait aux machines. Tout devenait enfin lumineux par cette nuit d'encre ! Le scénario tournant au désastre pour les

[11] - Dans la marine royale de sa majesté la reine d'Angleterre, il s'agit du décompte des morts et des blessés après une bataille

attaquants, Omar, leur complice à bord, avait essayé de déguerpir vite fait mais Sisto avait été plus rapide. Il respirait encore sans beaucoup de conviction lorsqu'un ultime « flop » mit un point final à cet assaut raté.

Leur corps furent prestement jetés à l'eau sans plus de cérémonie pendant que les vieilles machines du Maryland se mettaient en route et que l'électricité revenait. Rien ne retenait plus le navire à quai, un pilotage ne faisant pas partie des prestations offertes par le port d'Al Moukalla.

Quant aux formalités administratives, elles avaient été accomplies pendant la journée à coup de gros billets verts.

Dans la nuit protectrice et sous la voûte étoilée, le Maryland s'engagea dans le golfe d'Aden. Jiri avait fait une bonne affaire en embarquant in extremis ce Sisto Funari. Sans lui sa mission aurait sans doute pu se terminer là. Mais la réciproque était-elle vraie ? Quelle opinion pouvait bien avoir de lui Sisto ? Il aurait fallu pour le savoir poser la question à l'intéressé lui-même.

- Si tu avais posté des chouffes on n'aurait pas été surpris par ces pouffiasses !

- Je pensais pas que le Yémen soit infesté de djihadistes. Surtout ici à Al Moukalla !

- Tu pensais pas ? Eh bien tu les as vus ! A six contre huit ils auraient bien pu nous baiser et appareiller avec le Maryland si je n'avais pas été faire une ronde à l'arrière. Estime-toi heureux d'être encore en bon état et que les Ziegler ne sachent rien de ce qui vient de se passer. Ça vaut peut-être mieux pour toi sais-tu ?

Et Sisto ajouta soudain soucieux :

- Ils ont peut-être un bateau-relais hors des eaux territoriales. Ils pourraient nous tomber dessus. Ces nazes ne reculent devant rien. Demande au commandant de poster quelques matelots armés sur le

pont et qu'ils ouvrent l'œil. Donne-leur des torches et essaie aussi de tirer deux ou trois FM du stock avec des bandes... Je m'en occuperai. Aller, exécution, et bouge un peu tes fesses !

Le citoyen tranquille des environs de Lucerne avait laissé la place à présent au mercenaire chevronné de la 'Ndrangheta... Cinq personnes n'étaient plus là pour en témoigner, leurs cadavres flottant paisiblement sur les eaux du port.

Sisto, de façon générale avait en horreur de travailler avec des amateurs. Trop risqué.

Fin de journée – Camp de réfugiés de Shagarab - Soudan

Vêtu d'une djellaba multicolore au col agrémenté de minces fils d'or fin, Kamal, installé confortablement sur la terrasse de son habitation, goûtait, en cette fin de journée, les prémices de la douce fraîcheur apportée le soir par le fleuve Atbara qui coulait non loin de là. Enfin, « coulait » n'est pas vraiment le terme approprié pour décrire ce fleuve, véritable lac, d'une largeur incroyable à cet endroit de la faute du barrage situé en aval.

Il repensait amer, aux événements de la journée, son travail au camp de réfugiés[12] et les nombreux problèmes qu'il était impuissant à résoudre là-bas. L'ONG qui employait ses services ne lui attribuait qu'un salaire insignifiant qui d'ailleurs était toujours payé avec retard. Leurs visites s'étant de plus en plus espacées au fils des ans. Les autres étaient encore moins bien lotis, travailleurs à l'entretien ou aux cuisines, ou chargés de la surveillance de ce lieu misérable.

Adisu avait amené avec lui aujourd'hui le couple de petits cinéastes. Elle était charmante et si vive ! Rien à voir avec la léthargie régnant par ici ! Son mari (ou son compagnon comme disent les étrangers), lui avait semblé sincère dans son désir de médiatiser une situation sanitaire et morale inadmissible d'après lui au vint-et-unième siècle. Kamal, que ce discours enthousiaste faisait sourire, lui qui était totalement désabusé, n'était malgré tout pas insensible à ce que des journalistes viennent jusqu'ici se pencher sur leur situation, peut-être à jamais figée si aucune aide ne leur parvenait un jour de l'extérieur.

Si une épidémie de choléra avait décimé cette population de réfugiés, personne ne s'en serait soucié. Aucune caméra ne serait venue pour enregistrer les dernières images de ces malheureux qui n'intéressaient personne, leur sous-sol ne renfermant pas une goutte de pétrole.

---

[12] - Le camp de Shagarab était situé à quelque distance de son habitation personnelle.

Érythrée, Éthiopie, Somalie, Djibouti, Tigré ou Soudan, tous souffraient des mêmes maux : Pauvreté, corruption et affrontements ethniques en plus de représenter une poudrière stratégique internationale. Dans certaines de ces régions les ressources étaient franchement insuffisantes. Seuls les citadins les plus privilégiés tiraient leur épingle du jeu comme c'est souvent le cas. Pour les autres : mariages forcés et excision pour les femmes, analphabétisme, mal nutrition, peu ou pas d'écoles, des soins à des kilomètres lorsqu'il y en avait et des conflits toujours renouvelés alimentés par la misère générale. Il existait en Ethiopie un nombre incroyable de dialectes de différentes ethnies ce qui n'arrangeait rien du tout bien entendu. Les problèmes des Balkans transportés en Afrique de l'est en quelque sorte !

Comme cela se produit malheureusement souvent sur ce continent, des groupes révolutionnaires se formaient pour en finir avec un gouvernement corrompu « à la moelle », puis ils essaimaient en milices opposées les unes aux autres pour terminer, en toute logique tribale, en groupes armés, ethniquement homogènes et semant la terreur parmi les populations. Leur cruauté n'ayant d'égale que leur inculture et leur absence d'humanité, ils rançonnaient les habitants et se livraient aux viols et aux massacres avec un sadisme sans limites.

Dans les périodes de grande tension, les militaires prenaient alors le relais avec des armes lourdes cette fois et les victimes se dénombraient par milliers, les déplacés par centaines de milliers pour le bénéfice ridicule de quelques arpents de terre stériles gagnés sur l'ennemi.

Les camps se remplissaient un peu plus à chaque confrontation et les « civils » se retrouvaient sur les pistes avec un balluchon pour tout viatique. Une fois parqués au milieu de nulle part et enregistrés, ils ne pouvaient plus revenir ni se rendre ailleurs. Leur sort était donc le moins enviable qui soit dans un monde totalement

indifférent !

La souillure était partout. A l'intérieur de Shagarab, tout, absolument tout était crasseux et dans un état de délabrement avancé. Les quelques bâtiments en dur présentaient aux regards des visiteurs leurs murs lépreux et jaunis, leurs toits impossibles et ne disposaient pas de portes et de fenêtres permettant aux réfugiés de s'isoler chez eux.

Joël au travail abordait en souriant les familles en train de cuisiner le plat de riz ou de sorgho qui ferait l'ordinaire de la journée. Il n'avait pas encore tenté d'aller visiter l'espace réservé aux latrines. Le sol, malgré des corvées de nettoyage épisodiques était jonché de saloperies de toute sorte.

Lui le photographe habitué à se porter au contact, hésitait parfois à « shooter » tant les scènes difficiles qu'il affrontait lui inspiraient soudain une pudeur respectueuse vis à vis de ces familles en détresse. Les femmes et les enfants comme toujours étant les principales victimes des conflits. Elles lui offraient toujours gentiment leur beau sourire résigné, accroupies pour leurs tâches ménagères quotidiennes au milieu de ce désastre. Il y avait de quoi pleurer. Qu'est-ce que ces gens avaient de différent pour mériter ce sort dégradant ? Rien. Cela révoltait Joël profondément.

On lui fit faire la connaissance de Lisa, étudiante à Djibouti et parlant le français, qui avait été prise récemment dans le dernier épisode des violences au Tigré, où elle était venue visiter sa famille. Intelligente et cultivée mais sans pourtant disposer d'une simple couverture, elle attendait le bon vouloir des gestionnaires du camp de réfugiés pour pouvoir dormir au chaud. Son histoire illustrait parfaitement l'instabilité qui sévissait dans ces régions où tout pouvait basculer ainsi d'un jour à l'autre, même pour une étudiante en déplacement dans sa famille. Une fois enregistrée ici, elle ne pouvait ni rentrer chez ses parents au Tigré ou retourner à Djibouti, ni non plus quitter le camp. Le piège se refermait sur elle. Elle était

devenue une réfugiée, immatriculée comme telle.

Pour leur plus grand malheur, d'autres, les plus jeunes, les célibataires qui voulaient vivre une autre vie tentaient l'aventure pour échapper à tous ces maux. L'Arabie en ligne de mire, ils entreprenaient un voyage clandestin, long et dangereux, ne voyant pas d'autre solution pour s'en sortir. S'ils y parvenaient un jour, ils pensaient qu'ils pourraient enfin y manger à leur faim et ne plus se prendre les coups de machette si généreusement distribués par les ethnies rivales. Il s'agissait principalement d'oromos.

Mais les passeurs afars, leur « sucraient » leurs maigres ressources quand ils ne les réduisaient pas carrément en esclavage au Yémen. Beaucoup étaient torturés jusqu'à ce que leur famille éthiopienne accepte de payer une rançon. Ils n'étaient pas si nombreux à pouvoir atteindre l'Arabie Saoudite pour aller finalement terminer leur existence, semi-esclaves sur les grands chantiers des princes saoudiens. Certains restaient en rade à Sanaa, sans argent ni possibilité de retour, seuls et sans espoir. Ces jeunes hommes et femmes au destin ravagé, qui ne demandaient rien d'autre finalement qu'un peu de paix et un travail, avaient-ils mérité un tel sort eux aussi ?

A l'opposé de sa compagne qui pensait d'abord à sa carrière personnelle, Joël envisageait la diffusion de son reportage comme une entreprise solidaire dénonçant l'injustice qui frappait ces malheureux tigréens. Son disque dur une fois rempli avec les images insupportables de ce camp, il souhaitait rentrer en France sans plus tarder pour démarcher les médias susceptibles de les publier à la face de l'occident. Sa candeur d'européen civilisé l'empêchait de prendre conscience, qu'au Tigré, les victimes pouvaient aussi quelquefois se transformer en bourreaux et vice versa. La misère débouchant le plus souvent, du moins pour certains, sur une violence ethnique.

Pamela, peut-être un peu moins motivée que Joël par les injustices

de ce monde cruel, ce qui était aussi une façon de se protéger, passait beaucoup de temps en compagnie de Kamal et Adisu avec lesquels elle complétait ses connaissances des territoires, des enjeux et des confrontations que cela entraînait. En fait elle partageait mine de rien le boulot avec Joël sans que cela ne soit écrit quelque part. Avec Kamal, cet homme calme et tranquille qui savait si bien écouter, elle savourait ces moments privilégiés que l'Afrique offre quelquefois, devant un thé parfumé ; une sorte de dédommagement accordé à ses amis voyageurs.

Ce soir, une légère fraîcheur envahissait doucement la paillote à mesure que montait l'humidité du fleuve. Un alternateur bourdonnait au loin et une télé restait allumée sans que quelqu'un ne songe même à la regarder. Des aigrettes cherchaient un endroit tranquille pour la nuit et l'on distinguait encore un peu leur plumage blanc virevoltant dans la demi-obscurité. De petits enfants couinaient faiblement tandis que le sommeil était en train de les gagner, plein de rêves épatants. Le calme avait une épaisseur bienveillante, la nuit tombait sur la véranda de Kamal.

Celui-ci évoquait l'image de ces chefs locaux débonnaires, bien nourris, voir même un peu boudinés et affichant une sérénité de Bouddha pour rendre leurs avis, toujours emplis bien entendu d'une sagesse tutélaire. Il avait posé de nombreuses questions à Pamela sur sa vie en Europe et le choix qu'elle avait fait de tourner au Dana Kil, ce qui lui semblait un pari difficile pour une femme. Il avait apprécié son tempérament et sa capacité à faire face aux événements dans un pays aussi difficile que l'Éthiopie. Il plissait les yeux, baissant légèrement la tête avec un sourire bonhomme lorsqu'il écoutait les réponses.

Adisu écoutait lui sans intervenir, laissant l'initiative de la discussion aux deux autres. Mais il n'en perdait pas une miette, très intéressé d'en savoir un peu plus sur ses employeurs actuels. Comme nombre de ses concitoyens il avait une admiration non avouée pour les européens qui parvenaient toujours à faire les

choses qu'ils avaient envisagées de faire, et pouvaient se permettre, en prime, d'y adjoindre une auréole de sentiments humanitaires. Il aurait tellement aimé pouvoir faire de même ! Mais voilà, il s'appelait Adisu et pas Hoose comme Pamela. Son père Nabil, n'était pas non plus diamantaire le pauvre et il avait rendu l'âme depuis bien longtemps.

Troisième et dernier jour à Shagarab

Ce que ne pouvaient pas savoir les deux cinéastes, c'est que Kamal et Adisu n'étaient pas uniquement de vieilles connaissances et que c'était justement à cause de ça qu'ils avaient été attirés à Shagarab.

Les combines d'Adisu se confondaient parfois avec celles de Kamal et ces « petites débrouilles » leur apportaient des compléments de revenus appréciables. Jour après jour durant des années, ils tissèrent discrètement leur réseau de petits trafiquants, ce qui veut dire par ici, des clients, des dépôts, des relais, des informateurs et des transporteurs. Adisu, se déplaçant souvent avait partout des connaissances. Le trafic du khat leur fournissait une partie de leurs affaires car ici tout le monde ou presque en consommait. Le reste de leur business réclamait une grande prudence de leur part car il s'agissait de fourniture d'armes, le plus souvent usagées. En petite quantité toutefois et à une échelle artisanale. Kamal, en soudanais fin et intelligent, se gardait de toute publicité et restait toujours en retrait sous sa couverture ingénieuse de gérant du camp de réfugiés de Shagarab. Il n'apparaissait jamais directement dans les transactions menées au loin par des intermédiaires soigneusement sélectionnés et par son associé Adisu auquel il faisait confiance.

Les deux compères, complices par opportunité n'éprouvaient aucune repentance à exercer ces activités illicites considérées comme un simple complément de revenu ce qui, à leurs yeux, ne faisait pas d'eux des bandits même s'ils fournissaient la plupart du temps des gens fort peu recommandables. Ils ne se regardaient pas du tout comme de dangereux personnages et se gardaient bien d'utiliser la violence. Leur business était suffisamment florissant pour améliorer sérieusement leur ordinaire et le camp de Shagarab, situé en région frontalière, leur donnait accès aux réseaux soudanais aussi bien qu'à ceux du Tigré ou du Djibouti.

Étrange pays où les gens ordinaires sont aussi des trafiquants

dénués de scrupules et où tout finit toujours par se savoir quoi que vous fassiez...

- Il faut faire vite maintenant, très vite dit Kamal à Adisu. Et ce sera la fortune mon frère !

- Et les risques ? On risque notre peau si tout ça se sait. Ne l'oublie pas. Est-ce que ton douanier ne nous tend pas un piège ? Rétorqua Adisu en faisant une vilaine grimace.

- Bien rarement se présentera au fil de notre vie une occasion unique comme celle-là. Affirma sentencieusement Kamal. Celui qui ne prend pas de risques ne risque pas non plus de pouvoir en profiter cher Adisu. Mais tu n'ignores pas que nous avons quand même de sérieux atouts en poche. Alors pourquoi cette crainte injustifiée de ta part ? Serais-tu devenu poltron ?

- Tu sais que j'ai toujours fais confiance à ta sagesse Kamal, mais j'avoue que ce coup-ci c'est un trop gros morceau pour des gens comme toi ou comme moi. Tu comprends ? Toi qui es toujours si prudent d'habitude, je m'étonne que tu envisages cette affaire avec tellement d'insouciance. Aurais-tu brouté un peu trop longtemps le khat ? Dit-il ironiquement.

- Justement. A cause de ça nous ne serons pas soupçonnés. Nous ne sommes que de minables combinards pour Makassi. Et puis nous passerons par la mer, bien à l'écart du Tigré pour aller livrer notre client soudanais... Et voilà ! Ensuite à nous le trésor ! Ni vus ni connus ! Tu ne dois pas t'affoler pour ça Adisu. Crois-moi, j'ai mûrement réfléchi après le coup de fil de la douane.

Ce conciliabule pris brusquement fin avec l'arrivée de Joël et Pamela, littéralement épuisés d'avoir interminablement traîné durant la journée dans tout le camp pour filmer et interroger les réfugiés. Kamal entrepris, une fois leurs tasses remplies d'un thé délicieux, de leur parler d'une excursion qu'il avait envisagé pour leur faire honneur à bord du boutre de son frère Amar qui faisait du transport en mer Rouge.

- Pourquoi ? Le voyage vous semble-t-il trop long ? Demanda

Kamal à Pamela.

- Nous devrions, enfin... Joël doit rentrer à Paris pour son reportage et c'est le bon créneau en ce moment de l'été pour démarcher les agences et les magazines.

- Il pourra en faire encore un sur le boutre ! La mer rouge. Henri de Monfred et ses aventures ! Les voiles latines sur l'eau bleue, tout cela ne vous inspire-t-il pas Joël ? Dit Kamal un bon sourire aux lèvres. Sans oublier la pêche aussi ! Et vous seriez les invités de mon frère Amar, un excellent homme. Que demander de plus ? Une croisière sur un authentique boutre de transport à l'ancienne est une occasion à saisir pour des journalistes comme vous.

- Je pourrais aussi vous accompagner, pas comme fixeur mais seulement pour le fun proposa Adisu en langage international. Pas besoin de me payer cette fois-ci, car j'adore naviguer sur ces bateaux !

- Le bateau partira du lac du Goubet, reprit Kamal, près de Djibouti pour rejoindre Port Soudan en mer rouge à quatre jours de navigation, si les vents sont d'accord bien entendu. Il doit transporter un chargement de cuivre pour les artisans qui font de la dinanderie[13].

- Ça fait quelle distance à peu près ?

- A peu près ? quatre-cent milles nautiques je crois.

- Mais il s'agit d'un vrai voyage et pas une simple excursion ! Et une fois à Port Soudan il nous faudra repartir ? Mais comment ferons-nous ?

- Je pourrais arranger ça répondit Kamal. Ne vous en inquiétez pas outre mesure.

La conversation reprit et les deux cinéastes prirent le temps de réfléchir ce qui leur fut accordé bien volontiers. Une énième tournée de ce thé délicieux leur fût servie avec des douceurs trop sucrées tandis que Kamal s'informait des conditions de tournage rencontrées au Dana Kil auprès des caravaniers.

---

[13] - Dinanderie : Chaudronnerie à caractère artistique (Origine : Ville de Dinant en Belgique)

- Vous êtes bien entendu allés à Dallol ? Certains touristes ramènent des morceaux de concrétions de toutes les couleurs en guise de souvenir.

- Je sais mais ce n'est pas notre cas. Nous sommes respectueux des sites.

- Bravo ! Si tout un chacun faisait de même quel malheur ! Il faudrait jeter ceux qui font ça au fond du volcan. Dit Kamal découvrant ses deux magnifiques rangées de dents blanches.

- Un tel endroit devrait être protégé ou inscrit au patrimoine mondial ! Surenchéri Joël.

Farfouillant dans une boîte défraîchie par le soleil, Adisu attrapa un tout petit caillou brillant de couleur noire.

- A propos de géologie. Pamela pourra sûrement me dire d'où ça peut provenir. On n'en trouve pas par ici. C'est joli.

- Fais voir ton truc.

Pamela se déplaça jusqu'au Rover pour y prendre sa loupe de diamantaire. Puis, devant la lampe, elle examina le caillou une longue minute avant d'ouvrir la bouche.

- C'est un carbonado Adisu. T'as tapé dans le mille !

- Ça vaut cher ?

- Pas mal. C'est un diamant noir brut mais de qualité. Celui-ci doit valoir dans les six ou sept-cent dollars car il ne présente pas de pores et semble bien homogène.

- D'où peut-il bien provenir Pamela ?

- Très probablement du Centre Afrique. Sais-tu que la théorie la plus reconnue leur donne pour origine des météorites tombés sur terre il y a plus de deux milliards d'années ! Ce sont les diamants de l'espace. Ça te fait pas rêver Adisu ?

Kamal, avait écouté Pamela et restait songeur lui aussi, au moins autant qu'Adisu. Un large sourire s'épanouissait à présent sur sa face. *Les diamants de l'espace*, répéta-t-il lentement. *De l'e-s-p-a-c-e ! Incroyable ! Vraiment incroyable !*

Pour finir, Joël se confondit en remerciements mais remis la proposition de croisière à une autre fois car il avait à faire à Paris. Le travail avant tout ! Pamela ne pouvant rester seule ici sans son compagnon[14] se rendit à ses arguments. Elle n'était pas si mécontente finalement d'aller retrouver leur appartement confortable du sixième arrondissement et de prendre un peu de repos amplement mérité.

- Vous avez été si gentils pour nous Kamal, dit-elle dans un soupir, que cela m'ennuie vraiment, si, si, vraiment, de ne pas accepter votre invitation pour cette croisière qui promettait d'être si passionnante. Remerciez votre frère de notre part. Ne nous en veuillez pas, nous reviendrons probablement une autre fois vous rendre visite. Et d'ici là nous vous ferons parvenir les tirages du reportage dans la presse. J'espère que cela pourra faire avancer votre cause.

Si elle avait tourné la tête au moment de partir, elle aurait probablement surpris le regard dépité échangé par Kamal et Adisu.

[14] - En terre musulmane !

Terminal maritime de Doraleh - Djibouti

Les grutiers des portiques bleu ciel du port de Doraleh, récemment repeints, travaillaient à extraire de la cale un par un les containers de riz embarqués à Al Moukalla au Yémen. Jiri et Sisto, accompagnés du commandant du Maryland étaient à la capitainerie, en conférence avec les responsables des autorités portuaires et douanières pendant que se déroulait cette opération. Un policier galonné et une représentante d'une ONG assistaient également à cet entretien très animé, à en juger par les gestes emphatiques des participants, bien visibles de l'extérieur au travers des larges baies vitrées des bâtiments.

Ce terminal installé à proximité de la ville de Djibouti avait pour ambition de permettre le développement des échanges et de lourds investissements étrangers avaient permis son agrandissement et sa modernisation.

C'est ici que les époux Ziegler et Jiri avaient projeté le débarquement clandestin de ce stock d'armes légères destinées à être livrées au Tigré, à un groupe rebelle se réclamant de l'armée de libération et commandé par un paramilitaire redoutable et de fort mauvaise réputation, le capitaine Makassi.

Mais pour comprendre cette situation typiquement éthiopienne, c'est à dire très complexe, un peu d'histoire s'impose :

Une saga historique embrouillée, marquée par de sanglants conflits et de nombreux retournements d'alliances, avait amené aujourd'hui le Tigré, province de l'Est éthiopien, à entrer en sécession avec cette dernière et à un état de guerre latente avec le voisin Érythréen. Des massacres étaient prévisibles si les choses venaient à s'envenimer à nouveau et les malheureux habitants tremblaient en priant pour que la catastrophe ne se produise pas.

D'obédience marxiste-léniniste à l'origine, le CLPT (Comité de

Libération du Peuple du Tigré) soutenait dans un premier temps le gouvernement central d'Addis-Abeba. Mais celui-ci accaparant les fonctions législatives et régaliennes du pays le CLPT rompit les ponts avec le pouvoir et entra en rébellion. Des exactions et des assassinats furent perpétrés par les deux parties en présence, sans que la communauté internationale ne puisse s'en offusquer, faute de pouvoir rassembler de preuves. Les contrôleurs indépendants n'avaient pas accès à ces territoires et à cette époque, exercer la profession de reporter de guerre au Tigré relevait de l'inconscience pure et simple car un coup de machette pouvait très bien mettre un terme à vos investigations si vous essayiez d'en savoir trop ou si vous n'étiez pas « embeded »[15] par les militaires réguliers d'un camp ou d'un autre.

Des constructions disséminées au milieu de modestes pièces de cultures maraîchères entouraient la petite cité d'Humera. Seyoum y avait vécu. Tigréen d'origine, il avait été en son temps un cadre de ce comité. Avant que les grands idéaux marxistes ne deviennent des enjeux de pouvoir. Avant que la corruption ne gangrène tout le pays et que tout et n'importe quoi, la xénophobie par exemple vis à vis des autres ethnies, puisse devenir une cause de conflit. Sa mémoire était respectée des anciens et son fils aîné Abera en connaissait encore quelques-uns à Humera qui le saluaient toujours avec déférence lorsqu'ils se croisaient.

Abera, moins idéaliste et plus pragmatique sans doute que son défunt parent, était devenu avec le temps l'agent de confiance de ce groupe armé du CLPT et du capitaine Makassi à la si mauvaise réputation.

Un visage revenait toujours à l'esprit d'Abera lorsqu'il revoyait les champs de maraîchers à Humera. Un visage qu'il avait bien connu étant petit et qui vivait peut-être encore à Humera, celui d'un Tigréen, meilleur ami de son propre père : Nabil. De religion

[15] - Embarqué comme journaliste

orthodoxe comme de nombreux Tigréens, Nabil, s'il vivait encore, devait avoir atteint un âge respectable car le père d'Abera, lui, avait quitté ce monde depuis longtemps. Nabil avait un fils, compagnon de jeu de Abera à l'âge où l'on est encore innocent et à l'abri des histoires si compliquées des grandes personnes.

Retour à la capitainerie – Terminal de Doraleh

Après d'interminables palabres, Sisto, le commandant et Jiri tirèrent les stores de la capitainerie de Doraleh, probablement à cause de la chaleur intense, et tous les personnages qu'on pouvait apercevoir auparavant à travers la baie vitrée furent alors dérobés à la vue des passants.

Lorsque, dix minutes plus tard, les stores à lamelles se rouvrirent comme par enchantement, l'ambiance semblait nettement meilleure à l'intérieur, comme apaisée ; beaucoup plus calme en tout cas. Les documents de dédouanement et les autorisations pour le transport furent rédigés ainsi que des certificats sanitaires. Chaque feuille reçu plusieurs coups de tampons officiels. Deux containers remplis de fer destiné à la construction furent séparés du lot de sacs de riz et chargés sur d'antiques semi-remorques bâchés. Ceux-ci attendirent sagement dans un hangar isolé, leur départ n'étant prévu que pour le surlendemain matin.

Jiri, Sisto et le commandant remontèrent à leur bord à la fois satisfaits et rassurés d'avoir réussi à mener à bien toutes ces opérations dans la journée. Le moment était bien choisi après tous ces évènements pour se rendre au carré déboucher une bouteille de vieux whisky en compagnie du second et du chef mécanicien.

- *Comment dit-on « à la tienne » dans ce patelin ?*
- *On ne dit rien. Ils boivent de l'eau !*

Retour de Joël et Pamela du camp de Shagarab - Plaine du piémont – Région du Tigré

La descente, parfois vertigineuse depuis les hauts plateaux offrait aux regards des deux cinéastes un panorama impressionnant de montagnes boisées, de vallées et de gorges profondes sillonnées par une route en lacets faisant plus penser d'ailleurs à une simple piste qu'à une route, voire parfois même plutôt à un toboggan !

Ils franchirent des ponts hasardeux, des passages étroits au bord du vide, tous abordés sans problème grâce au légendaire coup de volant de Pamela.

Ce séjour à Shagarab l'avait à la fois mûrie et aguerrie. Elle entrevoyait la réalité de ce pays si étrange d'une autre façon maintenant, débarrassée de quelques un des clichés les plus tenaces ancrés chez les occidentaux. Mais sans toutefois aller jusqu'à regarder en face son côté le plus sombre, cherchant peut-être par-là à se protéger. On n'aime pas voir en général ce qui nous fait peur.

En Éthiopie, il y avait toujours un côté pile et un côté face. Chaleur ou mousson, hauteurs des plateaux ou au contraire dépression (le Dana Kil se trouvait cent-trente mètre au-dessous du niveau de la mer Rouge), sécurité et un peu plus loin danger mortel, dénuement extrême ou richesse insolente. Telles étaient les réalités de ce pays si contrasté sous le sol duquel bouillonnaient les laves les plus destructrices.

Ses rencontres avec les afars, les oromos ou les amharas n'avaient jamais posé de problème et ces gens se révélaient toujours très gentils et de bonne volonté mais il s'agissait la plupart du temps de rapports entre elle, Pamela, et ses débiteurs, toujours redevables de quelques travaux ou services rémunérés ce qui ne laissait aucune latitude à une expression spontanée de leur part. Une cloison de verre infranchissable existait bel et bien lorsqu'on vivait et travaillait au milieu de ces gens radicalement différents et évoluant

dans leur propre univers, rattachés à leur propre culture. Par exemple, les afars détestaient cordialement les oromos ! On ne pouvait pas comprendre ça si on n'était pas éthiopien.

Et lorsque l'on était mis au courant des horreurs qui avaient eu lieu en tel ou tel endroit peu de temps auparavant, le regard porté sur les locaux changeait et l'on imaginait les voir sortir leurs longs coutelas recourbés pour découper leurs concitoyens en petits morceaux. Et c'est cette réalité-là que Pamela ne tenait surtout pas à voir...

Une fois les montagnes et leurs routes impossibles franchies, le paysage changeait radicalement. Une plaine aux arbres rabougris s'étalait maintenant à l'infini, rehaussée de-ci de-là par quelques monticules broussailleux. Une poussière jaune très fine formait un panache de larges volutes visibles de très loin derrière leur « quat'quat » lancé à pleine vitesse sur la piste.

On était arrivé à la mi-juillet, la saison des pluies en Éthiopie. Pourtant les cieux persistaient malgré ce calendrier météo à leur envoyer sur la tête les rayons surchauffés d'un soleil agressif et la température commençait à remonter sérieusement après la fraîcheur relative des hauts plateaux. Joël et Pamela, en revenant de Shagarab, se rendaient à Addis Abeba pour reprendre l'avion en abandonnant au passage Adisu, leur cher fixeur, à Humera où il avait à faire. Cette dernière expédition dans la chaleur infernale retrouvée n'était pas sans leur rappeler le Dana Kil ! Ce serait leur souvenir ultime d'une Éthiopie brûlante avant leur retour à Paris.

Aux côtés de sa Pamela Joël savourait ce trajet de retour. Finalement tout se terminait bien et il avait un super reportage en magasin dans ses disques durs. Cela faisait un bon bout de temps que sa compagne n'avait pas eu ce tic qui lui tordait la bouche lorsqu'elle était contrariée. Leur relation, une fois le gros de leur énergie dissipée dans un travail harassant, s'était nettement améliorée. Ils se mirent enfin à fumer le calumet de la paix du grand Wakanda ce qui tombait à point nommé pour leur retour !

- Nous ne serons jamais à Humera en temps et en heure pour trouver un gîte dit Joël

- Tu sais Pamela, dit Adisu à l'adresse de la conductrice, Joël a raison. Pourquoi ne pas bivouaquer par ici ? C'est un coin sympa. Il doit y avoir, en cherchant un peu, des endroits propices et tranquilles à deux pas de la route. Qu'est-ce que t'en penses ?

Installé à l'arrière, il venait d'échapper de justesse au gros dodo qu'il s'apprêtait à entamer. Pour cette fois d'accord avec Joël (car il n'avait pas prévu de havre pour lui-même à Humera), il leur indiqua une sorte de mini cirque ressemblant à un petit lac à sec bordé d'arbres « rikikis » qui devait se trouver à quelque distance de là. On pourrait y planter les tentes pour la nuit. Leur fixeur, toujours efficace, continuait à les materner pour cette ultime journée ensemble et on ne pouvait qu'admirer sa parfaite connaissance du terrain !

Terminal portuaire de Doraleh – Hangar des camions

Un grand type en képi et treillis bleu foncé, harnaché d'une bufflerie de couleur blanche, probablement un vigile du port, pénétra de nuit dans le hangar où les semi-remorques étaient parqués en attendant leur prochain départ. S'adressant au marin du Maryland en faction, c'est à dire qui roupillait tranquillement, allongé sur une bâche dégueulasse, il dit, prenant une voix assourdie :

- *C'est toi qui a ouvert ce container ?*
- *Moi no, pas moi.*
- *Alors qui non de dieu ?*
- *Pas moi.*

Un grand coup de ranger dans les côtes remit le gars sur ses jambes.

- *Tu te fous de qui là ? De ma gueule ?*
- *« ... »*
- *Va me chercher ton commandant au bateau et fissa !*

Le grand échalas du Maryland, trop content de pouvoir filer, n'en demanda pas plus. Il se dirigea à grands pas vers le navire à quai à quelques encablures de là. Dans la précipitation il en oublia même son arme, un vieux flingue, restée adossée contre le mur du hangar.

Le vigile constata :

- *Merde. Ce con a piqué dans les caisses !* Annonça-t-il à un autre type jusqu'ici tapis dans l'ombre.
- *Combien ?*
- *Pas mal de cartouches.*
- *Quoi ? Une caisse ou quoi ?*
- *Moins que ça. Une centaine ou deux pas plus.*
- *Bon alors on range on referme et on se tire. Ouvre les lourdes on a juste le temps !*

Le matelot fautif, rendu vite fait sur la passerelle du Maryland, avait bien rejoint son commandant qui se trouvait maintenant en face de lui mais aucune parole ne parvenait plus à présent à sortir de son gosier.

- Et alors c'est pourquoi ?

- Sais pas moi. Sais pas. (Il transpirait).

- Tu sais jamais rien toi. Joue au con avec moi et tu verras ! Alors t'accouches ?

- Sais pas moi cap'taine. Y veulent vous voir.

- Qui ça ils ?

- Des gardes. Pour les camions. Y manque des cartouches. (Il chuchotait presque)

- Toi mon salaud si c'est ça, tu vas morfler !

- Pas beaucoup cap'taine. Un peu pour tirer p'tête.

- Sacré bougre de con ! Retourne là-bas, remet-les dans les caisses et qu'on y voit rien ! T'entends ce que j'te dis ou tu préfères mon pied au cul ?

- Oui. Je fais tout d'suite cap'taine.

- Quand Jiri et Sisto l'apprendront, j'aimerais pas être à ta place espèce d'imbécile à cacahuètes !

Traquenard - Plaine du piémont – Région du Tigré – Saison des pluies

La mi-juillet était arrivée sur le Tigré, comme nous l'avons dit, et avec elle la saison des pluies. Un souffle plus frais rafraîchit les passagers du quat'quat en train d'installer leur bivouac au soir venu tandis que le ciel passait rapidement du bleu au gris foncé et que la luminosité diminuait. Peu à peu le vent s'établit ponctué par de redoutables rafales qui mettaient leurs tentes en danger. On pouvait sentir le souffle puissant qui avait pris le gouvernement de l'atmosphère et quelques gouttes, grosses comme des œufs d'oiseau s'écrasèrent au sol en soulevant la poussière.

Puis de gris, le ciel vira rapidement au noir. Cette nuit obscure[16] tombée brutalement fut alors déchirée par de formidables éclairs et une gigantesque cataracte enveloppa bientôt le paysage et les hommes dans ses longs voiles de pluie jaune. Tous les ruisseaux formés par l'orage se mirent aussitôt à divaguer sur ce terrain plat et il ne fut bientôt plus possible de distinguer ce qui relevait de la terre ou ce qui aurait dû dépendre de l'eau. Tous les éléments se mélangeaient entre eux pour former un incroyable marécage encombré d'herbes flottantes et parcouru par de violents courants de surface.

L'endroit choisi par Adisu pour bivouaquer à cause de sa tranquillité et de son accessibilité l'était particulièrement mal pour cette nouvelle situation hydrologique ! Situé dans une légère dépression il récupérait toutes les eaux environnantes pour ressembler bientôt à un petit lac avec, sur ses rives, un quat'quat à demi immergé par les eaux de ruissellement.

Surpris par la brutalité extrême du phénomène, Joël et Pamela se ruèrent vers le véhicule pour se mettre à l'abri tandis qu'Adisu tentait courageusement de sauver ce qui pouvait l'être de leur matériel.

[16] - Pléonasme assumé !

Leur précieux smartphones, hélas, y restèrent, englués dans la boue collante...

C'est ce moment que choisirent les assaillants pour attaquer.

Quelques rafales éclatèrent sous les arbres, guère plus et un ordre leur fut hurlé au travers des bourrasques :

- Sortez mains en l'air ! N'essayez pas de résister ou nous allons tirer !

Une dizaine d'hommes dégoulinants, coiffés de casquettes de paras à la Bigeard, sortirent de derrière les arbres et s'approchèrent le « kalatch » en main, prêts à faire feu. Les éléments déchaînés accentuaient l'irréalité de la situation. Joël était pétrifié. Les assaillants n'avaient sans doute pas prévu que l'orage allait se déchaîner si soudainement et ils étaient sans doute aussi surpris que leurs victimes. Ils eurent un léger moment de flottement.

C'était sans compter sur la promptitude des réactions de Pamela.

S'extrayant du petit lac, le Rover démarra plein gaz à la surprise totale des agresseurs et s'éloigna rapidement du campement en soulevant d'énormes gerbes d'eau et de boue au passage. Différentiel bloqué, Pamela telle un maître marinier à la barre, pilotait le véhicule entre les flaques, les rigoles, les ruisseaux et les petits lacs sans jamais relâcher son attention, le regard dur et la nuque raidie par l'effort de concentration.

Le crépitement de la pluie diluvienne couvrait celui des rafales tirées en direction de la voiture par les assaillants qui s'étaient enfin ressaisis. Elles cessèrent rapidement. Les tirs mal ajustés sous la pluie étant totalement inefficaces. Ces pauvres mecs s'étaient laissés surprendre, complètement dépassés à présent par la tournure qu'avait pris les événements et les hurlements de leur chef n'y pouvaient rien.

- *Prend à droite y a une espèce de talus en pente. Si t'arrive à grimper dessus...*
- *« ? » !*

Pam ne relâcha qu'un dixième de seconde son attention. Cela suffit pourtant pour que le lourd véhicule dévie un chouïa, bute sur une grosse pierre et refuse de poursuivre sa navigation. La roue arrière droite s'enfonçait à présent dans une profonde ornière.

- *Merde ! Dit Pamela.*
- *Putain de vérole ! Dit Joël.*

Se jetant au dehors en pleine bourrasque il se mit à pousser comme un fou. Le crépitement des armes reprit sous les rafales qui balayaient toujours la plaine inondée. La situation devenait critique. Ils n'avaient réussi à parcourir que quelques centaines de mètres et si les autres rappliquaient c'en était fini pour eux.

Joël, poussé par l'énergie que donne le désespoir et changeant avantageusement de tactique plongea les deux mains dans la boue gluante et sentit sous la roue avant la pierre responsable de leurs ennuis. Arc-bouté au maximum il trouva la force de la dégager et, en pataugeant, alla la jeter devant la roue arrière. Il y jeta également à grand regret son propre blouson pour l'adhérence.

- *Vas-y ! Embraye doucement* lança-t-il en poussant l'arrière comme s'il était une paire de bœufs à lui tout seul.

Un projectile claqua sur un tronc à sa gauche et fit voler l'écorce. Ils étaient revenus à portée et arrosaient dans les arbres ! Pamela hurlait. Terrorisée.

- *Tacatacatac ! Tacatac !* Les kalatch avaient maintenant repris leur petite musique macabre.

- Aller monte ! Magne-toi bordel !

Avec un bruit de succion dégoûtant le véhicule s'arracha très lentement, trop lentement, à sa gangue de boue tandis que les projectiles continuaient de siffler autour d'eux. Les types se rapprochaient de plus en plus.

- Je t'en prie, ne rate pas ce talus ! On y est presque.
- Mets un bouchon tu veux ?

D'un coup de volant artistique Pam fit décrire un demi-cercle à la voiture et s'engagea sur une espèce de canal ridé par de courtes vaguelettes qui longeait le talus de Joël et dont le fond semblait stable. Un chemin sans doute ? En accélérant dans cette eau peu profonde le capot semblait une étrave fendant le flot tandis que la boue accumulée sous la caisse se diluait rapidement. Dans la lumière des phares, le canal se prolongeait en ligne droite sur une longue distance.

- Tu vois si j'avais pris ton talus à la con y nous auraient canardé comme au casse-pipe.

Aux côtés de Pamela une étrange sculpture de boue dégoulinante essaya sans beaucoup de succès d'articuler quelque chose...

- Merde ! Et Adisu ? Gargouilla-t-il.
- On s'arrête pas. Dit Pamela encore sous le choc. Prend la carte et regarde si on peut rattraper une route quelque part.

Pamela avait l'impression de se trouver dans un de ces mauvais rêves d'où l'on sort meurtri au réveil avant de reprendre conscience de la réalité. Mais elle tenait bon. Cette sacrée Pamela était de la race des opiniâtres qui ne lâchent rien avant d'avoir tout essayé.

De longues heures s'écoulèrent dans cette nuit de cauchemar durant lesquelles ils tâtonnèrent souvent à la croisée des chemins. La pluie

continuelle ne leur facilitait pas la tâche et les pistes disparaissaient souvent sous la flotte. Complètement paniqués, ils craignaient de retomber sur de nouvelles bandes armées à chaque virage. Lorsqu'ils aperçurent dans le faisceau des phares un panneau indiquant Gondar, ils surent qu'ils avaient quelque chance de pouvoir s'en tirer, du moins pour le moment. Joël avait accompli une véritable prouesse digne d'un navigateur breveté pour parvenir à retrouver la bonne route dans cette nuit infernale.

Le lendemain, sous un ciel dégagé ils atteignirent Baher Dar et son lac magnifique. Là ils nettoyèrent à grande eau la boue qui avait envahi la voiture et Joël pu se tremper délicieusement dans les eaux bleues du lac qui virèrent instantanément à l'ocre jaune.

Encore anéantis par la nuit qu'ils venaient de vivre, un grand sentiment d'insécurité les avait envahis. Craignant toujours que le pire ne se produise, leur première réaction fut d'essayer de joindre leur ami Kamal comme on s'accroche à une bouée lorsque les flots vous entraînent traîtreusement vers leurs sombres abysses.

Djibouti route nationale neuf – Lac du Goubet

Un SUV de couleur claire roulait dans la nuit sur la nationale neuf reliant le terminal de containers de Djibouti au lac du Goubet. Sisto, assis derrière le volant regardait de temps à autre un cadran qu'il avait posé sur le siège du passager. L'affichage nocturne était d'un vert fluo, et un petit point s'y déplaçait sur un fond de carte.

Ces camions bloqués pour deux jours dans ce hangar isolé, ne lui disaient rien qui vaille. La surveillance ordonnée par Jiri ne valait pas plus. Des bras cassés ! Alors, dès le soir du déchargement, il avait équipé les deux semi de balises GPRS ce qui lui permettait maintenant de poursuivre les voleurs sans se faire remarquer.

Une autre paire de phares accompagnait le SUV à distance raisonnable. La seule voiture d'ailleurs derrière lui à cette heure de la nuit où la plupart des routes étaient désertes. Un petit détour effectué au bon moment, le confirma dans le sentiment qu'il était suivi. Le gars ne semblait pas vouloir se faire plus discret que ça ce qui, de toute façon, lui aurait été bien difficile à cette heure de la nuit.

Bien loin devant le suiveur et le suivi, les deux semi-remorques taillaient leur route en crachant d'abondance une fumée noire que la nuit absorbait aussitôt. Les faux vigiles au volant avaient troqué leurs uniformes trop voyants pour des vêtements civils moins repérables.

Ils jouaient le gros paquet sur cette route, un peu à la manière d'une partie de roulette russe, étant à la merci du premier contrôle venu. Mais par chance pour eux cette nationale n'était guère fréquentée de nuit et les contrôles y étaient fort rares et pour tout dire inexistants. Ils avaient réussi à quitter Doraleh en catastrophe pendant que ce couillon de garde s'expliquait avec son commandant. Super facile ce braquage ! Kamal serait content.

Réagissant dès qu'il avait vu le garde revenir du hangar complètement affolé par l'absence des camions, Sisto avait pris la route derrière ses voleurs, au volant du SUV, indétectable à la distance où il se trouvait et assuré de ne pas les perdre dans la nature.

Une scène désopilante se jouait pendant ce temps-là sur la passerelle du Maryland :

- Quoi encore ? Dit le commandant à sa sentinelle décidément défaillante. Qu'est-ce que tu reviens foutre ici ?
- Les camions !
- Quoi les camions ?
- Sont partis !!!

Lorsque, après une heure et demie de route, le petit point vert s'immobilisa sur le cadran de Sisto, ils étaient arrivés à proximité des rives du lac du Goubet dans un endroit discret. Sisto planqua le SUV le mieux possible dans la végétation du bord de l'eau et sorti sans un bruit, son arme à la main.[17] Délaissant pour l'instant la traque des camions il revint sur ses pas pour se planquer à côté de la route. Et là il attendit, parfaitement immobile et silencieux dans le noir.

Le lac, aux eaux salées et aux proportions gigantesques, se situait dans le prolongement du golfe de Tadjoura vers l'intérieur des terres avec lequel il communiquait par un « engouladou »[18], comme on disait en Calabre. Il avait acquis auprès des pêcheurs locaux une réputation maléfique car on le disait peuplé d'animaux fantastiques et leurs superstitions héréditaires aidant, ils n'y mettaient presque jamais le bout de leur hélice ! Ce qui, pour ces opérations nocturnes, constituait un indéniable avantage. C'était également valable pour les poissons du lac d'ailleurs.

---

[17] - Un Glock calibre 45 et son atténuateur de son
[18] - Engouladou > petit détroit entre deux plans d'eau

Le suiveur ne tarda guère à se pointer dans l'ombre, marchant courbé et sans faire de bruit, mettant probablement sa confiance dans l'obscurité protectrice. Mais Sisto le voyait avancer comme en plein jour avec ses lunettes de vision nocturne. Le gars se redressa un moment, tournant la tête de droite et de gauche pour écouter. Rien ! Pas le moindre bruit, tout était calme. Il fit un pas de plus.

Sisto lui sauta dessus dans le noir.

Pris par derrière, une clé à la gorge engagée en même temps qu'un crochetage auraient dû normalement le jeter au sol sans difficulté. Mais il n'était déjà plus là. Disparu ! Envolé ! Mais où ?

Les mains de Sisto ne rencontrèrent que le vide et battirent l'air tandis qu'au même moment une douleur atroce lui tordait les tripes au niveau du plexus. Souffle coupé, il amorça un demi-tour en faisant un terrible effort sur lui-même : Rien ! Noir derrière et noir devant ! Noir partout !

A demi accroupi, respirant à grand peine, il tâtonna pour retrouver ses lunettes de visée et son flingue tombés durant la lutte. Mais le Glock collé brutalement contre son front lui enleva pour de bon toute velléité de résistance. Désarmé le calabrais ! Et tout ça en quatre secondes et demie ! Pas de quoi se vanter.

- Monsieur Funari s'il vous plaît, n'insistez pas. Dit très calmement le suiveur. Sinon...
- Que tu fous ici ?
- Je suis Abera chargé de surveiller la livraison.
- Ou chargé de sa protection ! Éructa son prisonnier reprenant un peu son souffle.
- Dans le hangar ou le gars piquait les cartouches. J'ai tout entendu. Je travaille pour le capitaine Makassi. Ma mission consiste à ne pas quitter le transport des yeux. Je vous ai suivi lorsque les camions ont pris la route. Débita-t-il, toujours très calmement.

- Ça je le savais !

- Vous avez bien entendu parler de Makassi non ? Ça ne vous dit rien ?

Le capitaine Makassi ! Le client de la 'Ndrangheta ! Un peu de clarté se fit à nouveau dans son esprit. Sisto considéra longuement de ses petits yeux noirs le visage de son adversaire masqué en grande partie par l'obscurité.

- Alors nous sommes peut-être embarqués sur la même galère. Lâcha-t-il songeur, laissant de côté l'humiliation qu'Abera venait de lui infliger si brutalement tout en continuant de reprendre son souffle par de brèves et douloureuses inspirations.

- Exactement. Vous avez le mot juste.

- Y faut que j'appelle le bateau. Lâche-moi tu veux bien Abara. Il fumait le mafieux ! La leçon était dure à encaisser.

- Je me nomme Abera, pas Abara. Bon, je vous lâche mais souvenez-vous que c'est moi qui tiens le Glock et ces engins-là ont la détente sensible ! Ce n'est pas le moment non plus que nous alertions les ravisseurs par un coup de feu malencontreux. Je pense que vous serez d'accord ?

Sisto, sans perdre un instant appela le Maryland.

- Jiri ?

- Les bahuts ont foutu le camp Sisto ! Où es-tu ? Rapplique en vitesse parce que ça va très mal par ici. Le douanier est furieux ! Il les a vu démarrer tu comprends ? Ils ont tous les foies avec cette merde ! Putain, ça n'arrêtera pas !

- Bon. Du calme. Pour les bahuts, ils sont pas perdus. Connais-tu un dénommé Abaira qui bosserait pour le client ?

- Tu as trouvé les camions ? Ne me dis pas que tu as retrouvé les camions ! Où sont-ils ?

- Je t'ai posé une question monsieur Dugland. Alors tu réponds s'il te plaît ?

- Abera oui. Il seconde Makassi au Tigré. C'est un dur. Je viens de

parler au capitaine à l'instant pour l'informer du détournement de la marchandise. Il est fou de rage. Il parle de nous faire la peau ! Pourquoi tu me parles d'Abera ?

- Il est ici avec moi au lac du Goubet. Bien. Je te laisse. Appelle Ziegler et tiens-le au courant sans rien oublier. Si ça finissait mal... Je l'appellerais plus tard quand j'en saurai un peu plus.

Il raccrocha, laissant ce malheureux Jiri se débattre seul avec le douanier, avec Ziegler, avec le capitaine Makassi et avec une frousse gigantesque.

- Tu sais Abera, crois-moi : Ne travaille jamais pour un amateur ! Dit Sisto sans y mettre un poil d'humour en récupérant son arme et ses lunettes nocturnes des mains d'Abera.

Shagarab par téléphone – Lac de Baher Dar

- Il est ici ! Oui, sain et sauf. Oui, oui, tout à fait bien ! Ne vous inquiétez plus pour lui Pamela !
- Comment ? Déjà libéré ? Pas possible ! Il a été blessé ?
- Non. Ça ne va pas si mal que ça. Je pense que c'est plutôt vous deux qui les intéressaient, lui il ne valait rien ou pas grand-chose pour eux.
- Kamal, savez-vous quels sont ces types ?
- Adisu pense que c'est un groupe armé dissident. Ils parlaient entre eux le somali. Il ne les connaît pas et n'en a jamais entendu parler. J'ignore comment ils ont pu savoir que vous alliez bivouaquer à cet endroit.
- Nous sommes peut-être allé nous jeter dans la gueule du loup.
- C'est tout à fait probable d'après Adisu qu'ils se soient trouvés là, au même endroit et en même temps que vous.
- Comment va notre cher Adisu ? Nous n'avons rien pu faire pour lui, il fallait fuir vous comprenez Kamal ? Nous ne pouvions pas faire autrement que de l'abandonner.
- Et vous avez sacrément bien fait !
- Quel soulagement de savoir qu'Adisu va bien. Nous étions morts d'inquiétude à son sujet.

Pamela, accrochée au mobile prêté par un brave vendeur de limonade, n'en revenait pas. Elle était certaine que leur fixeur avait été victime de ces paramilitaires au cours de cette horrible nuit. Or il n'en était rien. Mais lorsqu'elle l'entendit enfin prendre l'appareil des mains de Kamal, un immense soulagement la submergea. Oh Adisu ! Il put alors lui donner plus de détails.

Voici la relation des événements par Adisu :

… « Contrariés par l'échec de leur tentative, les rebelles s'en prirent d'abord à lui et le tabassèrent. Mais il pleuvait trop et ils le ramenèrent à leurs véhicules. Le chef, très jeune, voulu savoir ce qu'il faisait avec les deux européens. Tels des prédateurs dans la

savane, ils avaient entendu arriver le Rover et, sentant le bon coup à faire avec un espoir de rançon à l'horizon, s'étaient décidés à l'attaque.

Adisu le gros malin les persuada qu'il n'avait fait que profiter du voyage pour se rendre à Humera. Mais ces mecs étaient dangereux et plutôt que de se faire garrotter sur place, Adisu, à grand regret, fut contraint de leur lâcher le carbonado à six-cent dollars !

Il dû se débrouiller comme il pouvait ensuite pour retourner jusqu'à Shagarab se mettre en sécurité auprès de Kamal. A part les coups qu'il avait pris et les quelques ecchymoses qu'ils lui avaient laissé, il se portait plutôt bien pour un rescapé des brigands somaliens. Si les types avaient réussi leur coup et pris en otage les deux journalistes, il aurait eu toutes les chances d'être éliminé. »...

Kamal reprit l'appareil.

- Oui, je voulais vous dire que ma proposition reste toujours valable vous savez leur dit-il. Mon frère n'a pas encore fini de charger ses marchandises au lac du Goubet et vous accueillerait volontiers à son bord. Je peux vous envoyer Adisu aujourd'hui même pour vous y accompagner ? Plutôt que d'aller à Addis Abeba prendre votre avion en emportant un bien mauvais souvenir de notre pays. Enfin, c'est comme vous le voudrez. Au moins vous seriez certains de ne pas rencontrer d'autres problèmes et d'être en sécurité avec eux. Et du Soudan vous n'aurez qu'à reprendre un vol pour Le Caire depuis Khartoum. Rien de bien compliqué.

- Joël ? Demanda Pamela. Que penses-tu ?
- Au moins on serait plus tranquilles. Même si c'est plus long. T'en penses quoi toi ?

Rien que d'entendre Kamal évoquer ces « autres problèmes » Pamela se mit à frissonner malgré la température élevée. L'irruption dans la nuit des bandits somaliens lui avait vraiment ébranlé les

nerfs. Sûr qu'on serait traumatisé pour moins que ça ! Ils se sentaient maintenant tous les deux partout comme en milieu hostile car ils avaient bien failli laisser leur peau sur le terrain pendant cet orage fatidique.

Le vendeur de limonade attendait son téléphone depuis un moment déjà.

- Joël t'as gardé le numéro ?
- Oui c'est bon. Merci beaucoup pour tout. Donnez-moi donc deux bouteilles. Oui, merci. Non, gardez la monnaie, c'est pour vous.
- Oui merci encore Kamal ajouta Pamela. Et elle raccrocha.

Une dizaine d'heures plus tard, Joël s'apprêtait à siester aux côtés de Pamela ce qui n'était pas vraiment fait pour lui déplaire lorsqu'un ronflement sourd leur parvint de plus en plus fort du côté de la route en provenance d'Humera. Une vieille Toyota hors d'âge, prêtée par Kamal, arrivait dans un nuage de poussière. Adisu était derrière le volant, un employé de Shagarab à ses côtés, chargé de ramener le véhicule au camp.

Ils s'installèrent tous les trois sur les rives du lac de Baher Dar pour la nuit en attendant de rejoindre le boutre d'Amar dès le lendemain. Adisu avait tant de choses à leur raconter !

CHAPITRE QUATRE

Lucerne – Un bordel au bord du lac des quatre Cantons

Une maison cossue, typique de ce canton d'Argovie, arborait un lumignon rouge discret, allumé de jour comme de nuit : Autrement dit une maison close suisse que la loi du pays autorisait sous certaines conditions. Jiri y était retenu depuis presque une semaine, mi- otage mi- prisonnier (il ne savait trop), dans l'appartement de la gérante. Ne pensez surtout pas à une mère maquerelle en la voyant, la gérante ne donnant pas du tout cette image-là. Pensez plutôt cheffe d'entreprise et là vous serez dans le vrai.

Bien traité et bien nourri il n'en était pas moins séquestré derrière un volet métallique à toute épreuve. La gérante lui amenait ses repas et prenait en compte le moindre de ses désirs tant qu'il ne s'agissait pas bien sûr d'aller se promener sur l'embarcadère privé au bord du lac ! Cette situation se prolongeait depuis sa dernière entrevue discrète avec madame Ziegler, rendez-vous qu'elle lui avait donné devant les locomotives à vapeur du musée des transports de Lucerne.

Jiri commençait à s'inquiéter sérieusement. Regrettant mais un peu tard il est vrai de s'être laissé convaincre par cette dame de se rendre en attendant les décisions à venir à Horw, au bord de ce lac ou on l'avait enfermé sans autre forme de procès. D'après la gérante, il ne s'agissait là que d'une mesure prise pour s'assurer de sa personne en attendant que les Ziegler aient d'autres nouvelles de Djibouti.

Après le « départ » des semi-remorques sa société lui avait télexé de rentrer d'urgence en Suisse pour rencontrer madame Ziegler. Et il avait pris le premier avion.

Cette détention de quelques jours lui parut interminable. Même pas une gentille hôtesse pour lui tenir compagnie. Il réalisait avec

désespoir combien la situation lui avait échappé et les risques que cela faisait courir à tout le monde. Le silence de Funari alors qu'il y avait urgence là-bas en Éthiopie pour sauver ce qui pouvait l'être lui semblait indécent ! Il en était là de ses réflexions lorsque la porte s'entrouvrit.

- Bonsoir Jiri. Je viens vous annoncer que vous êtes libre désormais grâce aux consignes données par monsieur et madame Ziegler vous concernant. Il vous faudrait même partir dès maintenant. Ça devrait vous faire plaisir non ?

- « ? » - Il y aurait du nouveau alors ?

- Je ne peux rien vous dire comprenez-vous, sauf que vous avez rendez-vous ce soir avec les Ziegler à Lucerne, à l'hôtel des alpes.

- Á quelle heure ?

- Dans une heure. Léandre va vous conduire là-bas avec la vedette et vous remettra tout ce dont vous aurez besoin ainsi que vos billets et vos objets personnels. Les Ziegler vous verrons à dîner au restaurant de l'hôtel pour les nouvelles consignes.

Jiri attrapa son blouson et suivi docilement la gérante au-dehors. On aurait dit qu'il y avait du nouveau, voir même du mieux ! Léandre, un petit homme un peu rond, remplissait l'office d'agent d'entretien et de préposé à la navigation. Il installa Julien sans un mot sur la banquette avant, largua les amarres et sauta lestement sur la plage arrière de la vedette pour prendre la barre. Le moteur ronronna doucement. La nuit était déjà tombée.

Personne ne revit jamais Jiri.

Lac du Goubet – Djibouti – Boutre de Amar

Un boutre de vingt-deux mètres, ça n'est pas si courant. Celui de Amar, en cette belle matinée ensoleillée, leva son antique ancre forgée et son équipage hala les immenses vergues des voiles latines qui, une fois déroulées, se gonflèrent aussitôt sans prendre même le temps de faseyer un peu. Le bateau, lourdement chargé s'inclina lentement et pris son cap vers le golfe de Tadjoura. Ses deux immenses voiles, pointant leurs triangles blancs vers le ciel et son grand foc installé sur le mât de proue, lui donnaient fière allure. Dire que ces bateaux naviguaient depuis la nuit des temps sur la mer rouge et sur le Nil !

Á son bord, Amar, Adisu, Joël et Pamela prenaient le thé sur le pont. L'équipage avait embarqué les plaques de cuivre la veille, avant que les cinéastes n'arrivent à bord et elles remplissaient la cale jusqu'à toucher les entretoises du pont, leur poids considérable ramenant la flottaison au plus haut niveau du bouchain[19].

Les vieux semi-remorques étaient repartis durant la nuit et le plan astucieux de Kamal fonctionnait comme sur des roulettes. Amar le tint au courant du succès de cette première phase de l'opération par SMS.

A Shagarab Kamal s’agitait : De l'espace se disait-il. Ils viennent de l'espace ! Chers carbonados, bientôt vous serez nôtres ! Béni soit notre Dieu tout puissant !

[19] - Partie supérieure du bordé d'un bateau

À bord du Maryland – Terminal de Doraleh

Le commandant en second du Maryland, nouvellement promu à cette fonction, se nommait à présent Funari Sisto. Jiri ayant été retenu en Suisse. A part ça l'équipage était resté le même à bord depuis le vol des camions ; excepté le voleur de cartouches qu'Abera avait remplacé par un de ses hommes. Il en avait amené une douzaine à bord en catastrophe à la demande de Sisto, qui se planquaient à fond de cale tant que le caboteur resterait à quai. Ces types, envoyés en renfort par le capitaine Makassi se seraient fait tuer pour Abera, fils de Seyoum, sans hésitation.

Monsieur Ziegler avait envoyé des consignes précises au bateau à la suite du rapport crypté que lui avait faxé Sisto la veille. Rapport qui disait en substance ceci :

- Marchandise disparue embarquée sur un boutre au lac du Goubet
- Semble au complet
- Équipé le boutre de traceurs GPRS prélevés sur les camions de transport et posés de nuit à la nage.
- Récupération impossible de la cargaison pour l'instant
- Filature et abordage envisageable avec le M.....d si départ immédiat
- Renforts nécessaires en hommes – Capitaine M…..i en a fourni sous commandement de son lieutenant A...a
- Demandons feu vert maison H..w pour appareiller urgence

Lucerne – Suisse – Musée des transports

Il fallait bien une journée entière pour faire le tour de toutes les machines exposées au musée des transports de Lucerne. Signalé au public à son entrée par l'immense trépan d'un tunnelier, qui dominait les passants de toute sa hauteur, c'était l'un des endroits les plus fréquenté de la ville, aussi bien par les autochtones que par les visiteurs étrangers. Une vraie merveille !

Dans la cour, un jet grandeur nature équipé de son escalier d'accès vous invitait pour un voyage immobile. Deux hommes d'âge mûr, l'un élégant et l'autre obèse et beaucoup moins soigné de sa personne, avaient pris place à l'intérieur en cabine affaire.

- Et pourquoi pas un hélico ?

- Dans le coin les autorisations de vols sont difficiles à obtenir. Il y a beaucoup de bases militaires de différentes nations. C'est un carrefour stratégique.

- Pour Jiri notre employé bulgare ?

- C'est fait.

- Bien. Au moins un problème de réglé. C'est déjà un début. Le sourire du « gros » était plutôt sarcastique. Son œil lui était devenu carrément méchant.

- La seule possibilité c'est d'armer le Maryland qui se trouve déjà sur place et de leur donner la chasse. Il n'est pas très rapide mais comme le boutre est très chargé et que le vent porte à l'ouest nous avons nos chances.

- Vous voulez dire Ziegler que ce serait surtout une chance pour vous, dit le personnage en pointant un index boudiné sur le visage de son interlocuteur. Un million et demi de dollars, vous auriez un peu de peine à nous les rembourser je pense ?

- Nous verrons, nous n'en sommes heureusement pas encore là.

- Mais nous y seront sans doute bientôt d'après la façon désastreuse dont cette affaire est conduite. Et n'allez surtout pas croire que nous couperons la poire en deux en cas de perte sèche. Il n'y aura pas de poire d'ailleurs. AEBC n'est pas une poire.

Comprenez le bien Ziegler. La firme rentre toujours dans ses frais. Quoi qu'il arrive.

- Il faudra déduire les frais et les commissions, implora faiblement ce Suisse qui avait épousé une calabraise dans sa jeunesse et qui commençait à le regretter.

- Ramenez la cargaison à son destinataire, comme vous avez projeté de le faire, encaissez et c'est tout ce que je vous demande. Je vais les faire patienter pour l'instant mais vous n'aurez plus droit à l'erreur Ziegler. Il faut conclure à présent !

Ziegler, resté seul descendit de l'avion et fit quelques pas dans le musée par précaution avant d'en sortir. Après tout, ce Jiri c'était bien un type de AEBC non ? Ce gros lard de Jabirov était autant dans la merde que lui puisque c'est lui qui l'avait choisi pour convoyer la marchandise.

Pas si bête le gros, Ziegler comprenait mieux pourquoi il avait tenu à faire boire la grande tasse sans plus attendre à ce con de Jiri. Et il lui collerait certainement ça sur le dos en plus si les choses devaient mal se passer. Ah, si seulement celui-là n'avait pas été mêlé à ce business...

Á bord du boutre de Amar – Soupçons

Pamela brûlait d'envie de passer son mini short et un soutien-gorge pour s'allonger à l'avant du boutre et profiter du beau temps. Mais ce n'était pas le lieu propice avec cet équipage musulman. Elle aurait risqué de finir comme le pauvre Jiri, mais au fond de la mer Rouge ! Elle se contentait donc de goûter à pleins poumons cette brise marine odorante en se laissant bercer par un agréable tangage.

Amar les avait accueillis avec toute l'amabilité possible comme Kamal lui en avait donné la consigne. La croisière étant prévue sur quatre jours, chacun, sur le bateau s'occupait donc à sa façon. Dans son coin, Adisu crayonnait sans arrêt en s'inspirant des formes simples et belles du boutre et de ses immenses voiles. Le temps passait ainsi. La pêche ne donnait rien. De temps à autre, un pétrolier croisait au large ou un destroyer en patrouille sur ces eaux très fréquentée par les pirates. Des chasseurs passaient quelquefois aussi à basse altitude.

Un Hughes pétaradant vint tourner un moment autour d'eux mais n'insista pas, les boutres ignorant depuis plusieurs millénaires l'utilité de la VHF en mer Rouge. Amar sembla s'en inquiéter mais aucun contrôle ne s'ensuivit. Le pilote de l'hélico aurait dû pourtant être intrigué par ce boutre curieusement bas sur l'eau, mais il était américain et de plus ne connaissait rien de la marine en bois.

Joël admirait le coup de crayon d'Adisu en silence et le regardait faire en se tenant au pied du mât. Cet artiste en herbe avait étalé sur une mer bleu corail trois boutres aux voiles brunes, avec leurs immenses vergues et leurs mâts inclinés, qui semblaient danser sur les vagues. Bien que naïf, son dessin avait quand même quelque chose de vivant et ne manquait pas de conviction. De temps à autre, il plongeait la main dans une vieille boîte de carton où il rangeait ses craies de couleur pour en choisir une autre.

- Alors ces poiscailles ? Lui demanda Adisu. Ça mord ?

- Pas la queue d'un cachalot. Demain peut-être.

- Le tout c'est de s'occuper. Regarde Pamela qui reste là à rêvasser.

- Tu devrais lui montrer ton œuvre. Elle s'y connaît paraît-il.

- Ouais. Mais mes tarifs sont hors de portée tu sais ; même pour une diamantaire ! S'esclaffa un Adisu rayonnant.

Le bateau, à vrai dire n'avançait pas vite, trop lourdement chargé par tout ce cuivre alors que le vent se faisait appeler « Désiré ». Joël avait estimé sa vitesse à cinq nœuds ce qui n'est pas beaucoup, certes, mais pas non plus totalement déshonorant. Ces carènes à l'usage séculaire étaient parfaitement adaptées et gréées pour naviguer dans ces parages et il aurait suffi que le vent se lève pour de bon pour qu'ils prennent enfin de la vitesse.

Il se demandait malgré tout s'ils finiraient par arriver à Port Soudan après les quatre journées de navigation prévues par Kamal. Si seulement ce vent voulait bien les aider un peu et enfin se mettre à souffler dans les voiles…

Vue depuis le pont, ces flammes brunâtres s'élevaient au ciel, immenses voussures de toile terminées en pointe à l'extrémité de vergues aussi longues que le navire lui-même.

Ces gigantesques voiles brunes, râpées aux endroits les plus exposés, fatiguées par les vents et le sel, avaient une odeur spéciale, une odeur d'embrun et de vieux fourneau, de poisson et de sueur. Quelque chose d'inexprimable pour les sens qui se confondait avec les rumeurs du bord, le battement des cordages sur le bois, la course de l'étrave sur l'eau et la respiration continue du vent.

Pamela, séduite, observait cet équipage d'un autre temps, du moins à ses yeux, qui veillait sur la marche du boutre et qu'Amar n'avait pas besoin ou presque pas besoin de commander. Leur oisiveté apparente, pour ainsi dire somnolente ne les empêchait pas de tirer sur un bout ici, de lover un cordage par là et de veiller à la route en

jetant de temps à autre un bref regard en direction de cette jeune femme qui s'était allongée sur le pont de leur bateau.

Prise d'une paresse adoucissante elle se laissait aller au léger roulis comme à une caresse bienfaisante, ne cherchant même plus à s'occuper. Elle avait l'impression de maîtriser divinement le temps sans éprouver le besoin de le remplir d'une quelconque futilité. Kamal avait dû pressentir ce que ces deux européens apprécieraient dans cette croisière sur le boutre de son frère et Pamela lui en était à présent reconnaissante.

Pendant que ce charme opérait sur Pamela, des voix s'élevèrent à l'avant, couvrant le murmure du vent dans les voiles. Amar s'en était pris à l'un des matelots, celui qu'elle avait repéré comme le plus mal fagoté avec sa chemise loqueteuse et ses babouches éculées. Joël, surpris comme elle, s'était approché instinctivement de la scène mais le regard que lui jeta Amar le refroidi et il comprit que cette affaire ne le concernait pas. Puis le calme revint comme si de rien n'était et tous continuèrent à vaquer à leurs occupations. Comme on dit en mer : Après la pluie, le beau temps !

Durant le jour ils passaient tout leur temps sur le pont, la cale étant complètement inaccessible à cause de la cargaison, sauf pour y puiser des provisions. Une toile tendue en toit sur l'arrière procurait de l'ombre. Aucune poulaine ne permettait de faire ses besoins comme au temps des marines anciennes mais Amar, prévenant, avait aménagé pour ses passagers un petit coin mis en discrétion à l'arrière du boutre.

Le dîner prit en compagnie de l'équipage avait plu à Pamela. On était loin de « l'authenticité artificielle » recherchée par les touristes du monde entier ! Le chevreau avait été rôti sur un lit de sable par un maître en son art et le plat de cocos pour l'accompagner ne laissait rien devoir à Bocuse ! Pour ces infidèles de parisiens, seule une petite larme de vin rouge aurait pu achever de couronner en beauté ce festin des dieux. Même la piquette du père charpentier

aurait pu faire l'affaire !

A part ça la journée s'était écoulée au compte-goutte. La navigation, bien que fort agréable par sa nonchalance, ne promettait pas d'arriver dans les délais à Port Soudan faute d'un bon vent de sud.

Au soir de cette première journée, Pamela et Joël s'enroulèrent dans une grande couverture. À la mer, la brise fraîchit rapidement à la tombée du jour. Comme deux vieux loups de mer, ils s'étaient installés à l'écart des autres, à l'avant du boutre, la tête vers la proue à cause de l'inclinaison du pont à cet endroit et les pieds calés vers le bas contre une sorte d'écoutille. L'écoulement de l'eau le long de l'étrave ne les gênait pas, au contraire. Ils devisaient paisiblement tandis que le soleil leur envoyait ses derniers rayons.

- Pamela, écoute-moi maintenant et continue de me sourire comme tu fais là.

- Tu aimes quand je sourie ?

- Tu comprends pas. Évite juste de marquer de l'étonnement. J'ai un truc très important à te dire. Les autres ne doivent rien remarquer.

- OK, OK, qu'est-ce qu'il y a Joël ? Tu m'inquiètes tu sais quand tu prends cet air-là. Pamela émergeait visiblement de ses rêves.

- Adisu a toujours le carbonado avec lui. Chuchota-t-il.

- Hein ? Son sourire se figea.

- Dans sa boîte de craies. Je ne peux pas me tromper, c'est bien ce caillou brut qu'on a vu à Shagarab tu sais ! Il a un gros bout et un plus petit en pointe. Je l'ai eu entre les doigts sans qu'il le sache.

- Mais Joël il en a peut-être d'autres pareils ?

- Écoute, je suis sûr que c'est celui-là qu'il nous a montré et qu'il a soi-disant abandonné aux mains des rebelles pour sa rançon. Il n'en a sûrement pas trente-six. Tu essaieras demain de regarder dans cette vielle boite si tu peux. Tu le verras bien si je dis vrai toi qui l'avais examiné avec une loupe.

- Mais alors s'il a menti, qu'est-ce qu'il leur a laissé pour arriver à se faire relâcher ?

- Pamela, nous sommes probablement dans une sale histoire. Écoute-moi bien maintenant.

Dès qu'il avait mis le pied sur cette embarcation Joël avait senti que quelque chose n'allait pas avec cette croisière qui n'en était pas une. Il ne voulait pas mettre en doute les bonnes intentions de Kamal mais s'était attendu à une autre ambiance sur le bateau. Plus conviviale peut-être. Or mis à part Adisu qui était toujours aussi chaleureux avec eux il trouvait les autres très réservés. Sans être carrément hostiles, ils ne se manifestaient pas par ces petits égards que l'on a lorsqu'on souhaite avoir de bons rapports avec ses semblables. Ils étaient distants. Voilà le mot, distants et c'était quand même un peu étonnant dans ce contexte d'une si chaleureuse invitation. Non ?

Joël, en quelques mots, raconta à Pamela comment Il avait entendu Amar prononcer à plusieurs reprises « mésariya » en engueulant le marin tout à l'heure. Il ne connaissait pas un mot des langues amhariques (sauf peut-être justement celui-ci, l'ayant souvent entendu prononcer à propos des guerres civiles), cela se traduisait à peu près comme « arme ». Pour en avoir le cœur net, et comme il manquait de l'aplomb nécessaire pour aller visiter la cale incognito et se rendre compte de visu, il demanda peu après à Amar s'il pouvait y descendre chercher de l'eau.

- Ah ! Mais cher Joël, c'est difficile. J'envoie quelqu'un t'en chercher. Ne bouge pas !
- Tu sais Amar je pourrais très bien y aller moi-même. Insista-t-il.
- Non non, la cale est remplie, il y a très peu d'espace et les plaques ça coupe. Reste là et ne t'inquiète pas, on va-t'en apporter.

Une croisière où l'on doit rester tout le temps sur le pont, c'est curieux non ? Et Amar avait réagi un tout petit peu trop vivement à la demande si anodine de Joël.

Ce point résolu Joël ne comprenait toujours pas pourquoi on les avait embarqués dans ce qu'il devinait à présent être un trafic d'armes. Ni pourquoi Adisu avait menti à propos du diamant. Est-ce que tous les boutres qui naviguaient en mer Rouge se livraient aussi à la contrebande des armes ? Comme au temps héroïque de Henri de Monfred ; lui-même un peu trafiquant.

- Tu crois que Kamal est au courant ? Demanda Pamela à mi-voix.

- J'en suis certain. Amar ne serait pas son frère dans le cas contraire !

- Grands dieux ! Tout ça est à peine croyable ! Que pouvons-nous faire maintenant ?

- Rien surtout pour le moment. Ils ignorent que nous sommes au courant. Il faut continuer comme si de rien n'était. Notre sécurité en dépend.

Au deuxième soir, Amar montrait à son équipage quelque chose dans le lointain. Ils avaient tous l'air vaguement préoccupés. La nuit suivante les voiles se mirent à tirer plus fort sur leurs amures et le bateau commença enfin à prendre de la vitesse.

Au matin, toutes voiles ferlées, il volait littéralement sur les vagues sous un déluge de sable brûlant qui fouettait cruellement la peau. Le foc seul suffisait à la navigation tant le vent était violent. La mer devenue d'un glauque livide, s'acharnait à passer le bord par paquets tandis que la toile se tendait à se rompre avant de se mettre à claquer comme une folle. En guise de croisière, Joël et Pamela étaient servis ! Une énorme tempête de sable enveloppait la mer Rouge ainsi que le nord-est du continent africain dans son nuage ravageur. La moitié du désert se trouvait à présent en l'air au-dessus des eaux !

Après coup et à lire la presse, même l'Égypte avait eu à subir des dégâts importants sous ce vent de sable soufflant en ouragan !

Une journée affreuse les attendait, passée à se confronter aux éléments déchaînés. Le sable s'accumulait sur le pont, pénétrait les yeux, s'incrustait partout tandis que les coups de mer suivants le lessivait à grande eau. Le soleil, radieux quelques heures auparavant n'apparaissait plus maintenant que par intermittence comme un disque pâle à peine perceptible. Les heures s'écoulèrent ainsi, les unes après les autres dans une lutte implacable pour leur survie tandis que, harassés ils perdaient tous plus ou moins la notion du temps.

Trop chargé pour être manœuvrable dans de telles conditions, le boutre fatiguait et ses vieilles jointures craquaient de façon préoccupante. L'équipage faisait face, bravement, mais les visages étaient devenus ceux de la tempête, durs et fermés. Chacun commençait à penser à sa propre peau. Sous une bourrasque plus puissante que les autres, la toile se déchira et le grand-foc disparu

sur les flots en furie. Les drisses de la vergue principale se rompirent et celle-ci retomba sur le pont, blessant cruellement l'un des matelots.

Serrés l'un contre l'autre, Joël et Pamela crurent leurs derniers moments arrivés. Ce fut l'occasion pour eux de se jurer qu'ils s'aimaient...

Sans visibilité, à moitié démâté et submergé par intermittence, le boutre, dans cette mer énorme aurait probablement coulé à pic avec son chargement s'il ne s'était opportunément jeté à la côte, juste avant la nuit, sans que l'équipage ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Un choc terrible suivi d'un craquement effroyable et ils se retrouvèrent culbutés les uns sur les autres tandis que le bateau s'immobilisait brutalement, à moitié perché sur un récif.

La pluie succédait maintenant au sable et des trombes d'eau les empêchaient d'apprécier leur situation ni même d'entrapercevoir plus d'un mètre de l'îlot désert sur lequel ils avaient abordé sans avoir été présentés !

La seule chose bien apparente à leurs yeux était ce morceau de rocher sur lequel ils étaient venus se fracasser et qui avait traversé le bordé sur tribord avant. Le boutre avait échoué contre son flanc comme un lourd cachalot venu rendre son âme à terre.

Sous les paquets de mer, risquant d'être emportés à chaque seconde par le ressac ou écrasés contre le rocher par les déferlantes, ils parvinrent tout de même à abandonner le navire par la proue au risque de leur vie et en sautant du rocher, trouvèrent à leur grand étonnement sous leurs pieds, une plage de sable fin. Parcourant une vingtaine de mètres vers l'intérieur de l'îlot, ils tombèrent sur une mangrove et y trouvèrent un refuge précaire, blottis contre les racines aériennes qui se dressaient là.

Sans feu, sans rien pour se protéger des éléments et du froid, sous les rafales de pluie, la fin de nuit fut exécrable pour les naufragés qui se serrèrent comme ils purent les uns contre les autres en attendant le jour.

Ils avaient pris pied sur un îlot désert, plat comme une limande et grand comme un gros caillou de l'archipel des Dahlak, parc national marin de l'Érythrée.

Le patrouilleur Vermont – Sud de la mer rouge

Les matelots du patrouilleur US - PGH 345 - Vermont n'en avaient pas encore terminé avec les corvées de nettoyage après la grande tempête de sable. Depuis la veille, ils récuraient leur navire de fond en comble ou plutôt, formulé en termes de marine, de la cale au mât de flèche en passant par les antennes radar.

Cette saloperie de sable se révélait finalement plus dangereux qu'un destroyer chinois hostile en s'insinuant absolument partout ; canons, radars, circuits, hublots, il était capable de tout ronger, de tout gripper. Les midships harcelaient sans arrêt les malheureux matelots de quart pour que ce vieux navire redevienne un peu présentable. Le commander Phillips avait même évoqué au carré, devant ses officiers, la rénovation des peintures des superstructures ; information qui avait fuité et sapé un peu plus le moral de l'équipage. Après le nettoyage au jet, puis au nettoyeur sous pression, ils allaient maintenant devoir repeindre ce putain de bateau ! C'est à dire (selon la plus ancienne et la plus éculée des blagues de la marine), appliquer la formule suivante : Saluer tout ce qui bouge et peindre le reste...

De la classe des *Patrouilleur Offshore Vessel* (POSV) et d'une longueur de trente-deux mètres pour un déplacement de mille-neuf-cent tonnes à lège, le Vermont, malgré un âge respectable, avait été récemment équipé, outre son Bofors de quarante millimètres et ses deux douze-sept, d'un nouveau radar de navigation plus performant et d'un détecteur Immarsat de dernière génération.

Ses deux Diesel-électrique lui fournissaient une puissance confortable de deux-mille-cinq-cent chevaux qui, à plein régime, lui permettaient d'atteindre les quatorze nœuds. Ils était donc, avec son hélicoptère Hughes amarré sur la plage arrière, tout à fait adapté à la mission internationale de surveillance et de contrôle du golfe de Suez et de la mer rouge qui lui avait été affectée afin de sécuriser ces eaux mal fréquentées et éventuellement les débarrasser des

terroristes et des pirates qui y sévissaient. Il disposait également de deux zodiacs d'intervention et de trente-deux hommes d'équipage officiers compris dont douze commandos de marines.

Le Vermont naviguait en mer Rouge lorsque la tempête était survenue. Venant du détroit de Bab al Mandab au sud il faisait route vers le nord. Son hélico décollait régulièrement, tournait une heure ou deux, prenant contact de temps à autre avec un navire marchand, puis rentrait au bercail mission accomplie. Son commandant, dont la parfaite ordonnance des plis réglementaires de la chemise faisait l'admiration de tous, tenait à ce que les moyens aériens de son bord soient opérationnels à tout moment. Pour les zodiacs c'était encore pire ! Plusieurs fois par semaine les marines embarqués devaient se laisser filer du pont du patrouilleur dans l'embarcation avec tout leur équipement tandis que leur patron chronométrait la performance. Les deux moulins hors-bord de cent-cinquante chevaux devaient démarrer aussitôt au quart de tour. Et gare aux corvées qui pleuvaient s'il y avait des ratés !

Avant cette saloperie de tempête, personne à bord ne se plaignait de la mission attribuée au Vermont, plutôt peinarde à vrai dire. Les marins avaient la belle vie sous le soleil et le commander Phillips, tolérant juste ce qu'il faut, n'était pas tout compte fait un si mauvais patron. Le pire étant toujours possible en matière d'affectation, les gars n'étaient finalement pas trop mal tombés.

Le gros du travail reposait à bord sur l'équipe affectée à la surveillance radar et aux pilotes qui devaient régulièrement prendre l'air pour les patrouilles. Les bâtiments, et ils étaient nombreux, situés dans un périmètre de trente ou quarante mille marins devaient faire l'objet d'une identification rapide à l'aide d'un transpondeur AIS (Système d'Identification Automatique), alors que ceux de moins de trois-cent tonneaux, auxquels ce système n'était pas imposé par la législation internationale, étaient quelquefois interpellés par VHS. En cas de doute, l'hélico décollait. Jusqu'à présent, aucune intervention des zodiacs n'avaient été nécessaire

pour effectuer un contrôle au contact. Secteur calme. RAS. Les matelots pouvaient barbouiller tranquillement leurs superstructures ! (Et saluer le reste !).

La peinture aura pourtant à peine le temps de sécher avant que le commander Phillips ne reçoive des informations préoccupantes de son amirauté. Peut-être finalement son secteur n'était-il pas aussi calme qu'il le croyait.

A bord du Maryland – Côtes de l'Érythrée

Il faisait une chaleur à crever dans la salle des machines du brave Maryland. Le chef mécano allait et venait le long de l'antique diesel Perkings à deux-temps que le commandant lui demandait sans arrêt de pousser au maximum. Pour l'instant tout se passait bien mais qu'en serait-il s'il fallait tourner plusieurs jours à ce régime ? Sûr qu'on risquait d'avoir une merde. Des moteurs, il n'en avait qu'un ! Alors, en vieux mécano d'expérience qu'il était, il se gardait un peu de puissance « sous le pied » en dépit des ordres reçus.

Il avait placé ses aides mécanos aux points stratégiques devant les cadrans de température et de pression d'huile. Il ne pouvait pas faire grand-chose de plus pour l'instant. Il remonta prendre l'air quelques minutes sur le pont.

En haut sur la passerelle Sisto avait retrouvé le sourire en même temps que le petit point vert avait refait son apparition sur le récepteur du traceur GPRS. Ses batteries fonctionnaient encore et le Maryland avait pris le boutre en chasse. Plutôt pépère d'ailleurs comme chasse ! Á dire vrai, elle n'avait pas grand-chose d'une course de lévriers.

Les côtes de l'Érythrée défilaient nonchalamment à l'ouest et le temps restait serein. Par contre ce satané boutre avait une confortable avance, même si le Maryland, plus rapide, gagnait sur lui petit à petit. Après un calcul sommaire, Sisto estima qu'ils le rattraperaient à la hauteur de Massawa, ville portuaire du continent en face de l'archipel des Dahlak. Si toutefois le vent voulait bien ne pas souffler dans ses voiles plus fort que prévu.

Au petit matin avant l'appareillage, ainsi que nous l'avons déjà dit, il avait embarqué en cachette des autorités une douzaine de types du capitaine Makassi arrivés en catastrophe. Un zodiac tout neuf pouvait être mis à l'eau en un instant pour effectuer une mission. Cette précaution, réclamée par Sisto, lui donnait un avantage certain

au cas où un abordage aurait été rendu nécessaire par la résistance de l'équipage du boutre d'Amar.

Si le légionnaire calabrais avait fréquenté les bancs du collège un peu plus assidûment, il aurait étudié l'odyssée d'Homère et aurait eu connaissance de la ruse des grecs devant la ville de Troie qui usèrent d'un cheval de bois pour entrer par surprise dans la cité assiégée. Bien que ne la connaissant pas il se méfiait de la soldatesque embarquée au port de Doraleh.

Abera avait une grande autorité sur les brigands de Makassi. Vu leurs tronches d'assassins, cela était préférable et Sisto avait fait passer discrètement la consigne à son équipage de les tenir à l'œil. Il se méfiait tout autant d'Abera et ne perdait pas tout espoir de lui rendre un jour la politesse, après l'humiliante correction reçue de celui-ci la nuit au bord du lac du Goubet !

- *Á combien sont-ils ?* Questionna Abera.
- *Encore loin. Cent-vingt ou cent-trente milles.*
- *Á ce train-là on ne les aura jamais !*
- *Si tu veux prendre l'avion...*
- *Pousse les machines !*
- *Elles sont au maximum. Tu veux qu'on casse ? Alors laisse tomber Abera. Á chacun son taf. On les aura plus loin sans problème. De toute façon ils s'envoleront pas. Il faut encore un peu de patience c'est tout.*
- *Qu'en pensez-vous commandant ? Dit Abera en se tournant vers l'intéressé.*
- *Vous n'êtes pas marin monsieur Abera sinon vous sauriez qu'en mer ce sont les vents et les courants qui sont nos vrais maîtres et non pas un vieux moulin poussif comme celui du Maryland.*

Abera afficha un sourire énigmatique.

- *Pas marin ? Sans doute. Vous avez raison commandant, les vents et les courants. Et quelquefois aussi malheureusement : La guigne...*

Et tandis que ces personnages rugueux s'affrontaient derrière la passerelle, la nature à l'extérieur donnait son festival crépusculaire, arrosant le bateau de la lumière du soir. S'ils avaient pris ne serait-ce que cinq minutes pour faire un tour sur le pont, ces hommes frustes auraient pu être amadoués par la vue du somptueux coucher du soleil descendant doucement sur la mer en traversant les couches de nuages dorés ; mais, comme beaucoup de leurs semblables, ils étaient indifférents à tout ce qui ne concernait pas leurs affaires et aveugles à la beauté qui pouvait émaner de ce spectacle.

Vers la tombée de la nuit le vent fraîchit.

La tempête de sable arriva sur la pauvre Maryland sans prévenir et ses vieilles tôles furent sacrément secouées. Le caboteur avançait, dansant comme un bouchon sur les vagues. Une rafale emporta l'un des pare-brise de la passerelle avec son essuie-glace et du sable s'engouffra par l'ouverture. Le commandant, face à cet ouragan, dû rabattre le chadburn d'un cran car une avarie moteur leur eut été fatale sur cette mer déchaînée. Il fit doubler les amarres du zodiac qui menaçait de s'envoler et parer tout ce qui pouvait l'être sur le pont. Toutefois il ne jugea pas les creux suffisamment importants pour devoir mettre à la cape, ce qui leur aurait fait perdre de précieuses heures. Le Maryland poursuivit donc sa route, tanguant et roulant comme un ivrogne, gravissant péniblement la lame en geignant et la dégringolant ensuite en piqué, laissant un temps les estomacs des matelots en suspension dans les poitrines.

Dans la cale, les rebelles pas encore tout à fait amarinés, avaient pris une couleur grisâtre et passaient leur temps à remplir des cuvettes... La chasse avait pris un tour inattendu ! Le point vert, lui, était toujours devant à soixante-dix milles.

Le vieux Maryland progressa encore une vingtaine d'heures dans ces conditions détestables lorsque les éléments s'apaisèrent enfin. La mer, encore agitée par les vagues de s'être tant battue avec le

vent pendant la nuit, se dévoila le matin aux regards des marins sous les rayons d'un beau soleil tout neuf. Sa teinte laiteuse déconcertait l'équipage, elle qui d'ordinaire paraissait si bleue.

- Préparez-vous ! Bon sang ! Cria Abera à ses hommes. On va y aller !
- Parés à larguer les filins ? Premier zodiac à l'eau ! Envoya le commandant.
- Embarquez !

Six hommes, assez fatigués après ces récents événements et à la mine de papier mâché, descendirent dans le zodiac par l'échelle du pilote, tous armés et coiffés d'une casquette Bigeard. Abera les commandait. Sisto l'avait laissé prendre la responsabilité de la capture de l'équipage du boutre. Il aimait autant les savoir occupés ailleurs avec cette mission essentielle que de les avoir sur le dos ici. Ces types lui faisaient toujours une sale impression. Resté sur la passerelle avec sa VHF, il serait donc l'alpha de cette opération. Le point vert s'était positionné sur un îlot et ne semblait plus en bouger depuis quelques heures. Le moment était donc venu, à l'aide des deux zodiacs, de récolter les fruits de la longue traque programmée avec les Ziegler et menée à son terme par lui, Sisto. L'issue de l'assaut ne faisait aucun doute. Les voleurs, surpris, seraient probablement tous liquidés dans l'opération par les sanguinaires acolytes d'Abera et il n'aurait plus alors qu'à faire recharger tranquillement les précieuses caisses dans les cales du Maryland avant de s'en retourner. On apercevait enfin le bout du tunnel.

Il guettait un appel lorsque son récepteur sonna.

- Sisto ?
- Alpha j'écoute.
- Il y a personne !
- « ??? » Comment ça personne ?
- Le boutre est échoué. Les cales sont vides, à part quelques plaques de métal jaune, peut-être du cuivre ou du laiton, et

personne sur l'îlot, on vient de faire le tour.

- Vous avez bien cherché partout ? Son estomac devint soudain aussi dur qu'une pierre.

- Il y a une étroite couronne de mangrove autour des plages mais elle est vide. On ne pourrait pas s'y planquer. Le centre de ce caillou est plat et désert. On voit des traces d'accostage sur le sable. Ils ont certainement foutu le camp avec un bateau !

- Et les balises ? Elles sont toujours là ?

- Oui, ils n'ont pas dû les remarquer. Je les reprends ?

- Merde ! (Un abîme s'ouvrait à présent sous les pieds de Sisto). *Abera, reprit-il, si c'est un coup fourré, prends garde ! Je peux aussi bien te laisser là avec tes gus et les zodiacs.*

- Sisto, je déconne pas. Ils sont partis avec la cargaison !

Parc Marin des Dahlak – Port de Massawa en Érythrée

Les vedettes rapides du parc marin des Dahlak sont reconnaissables de loin au cryptogramme bleu représentant un mérou stylisé exhibé sur leur franc-bord et sur le fanion flottant fièrement au-dessus de la cabine. Le travail des gardes consiste principalement, en dehors des travaux d'entretien et de nettoyage, à surveiller les braconniers et les pêcheurs sous-marins clandestins et à faire respecter les consignes aux visiteurs.

Ils sont peu nombreux pour surveiller plus de cent-soixante îlots disséminés sur une bonne cinquantaine de kilomètres carrés. Aussi l'Erythrée, par économie, leur adjoint fréquemment des vacataires, moins rémunérés que les fonctionnaires en titre, pendant les saisons les plus fréquentées par les touristes. Ceux-ci font néanmoins parfaitement l'affaire et personne n'a jamais eu lieu de se plaindre de leurs prestations.

Des touristes, après cet ouragan de sable, il n'y en avait guère et une vedette du parc effectuait une ronde de bonne heure ce matin-là afin de constater des dommages éventuels. Les deux gardes aux commandes aperçurent de très loin le boutre couché sur son rocher et des gens sur la grève qui agitaient frénétiquement les bras.

Par une chance incroyable, l'îlot des naufragés du Manuk se trouvait être l'un des plus proches de la côte érythréenne et non situé au large de l'île principale de l'archipel, ce qui les aurait mis à plus de cent kilomètres du port de Massawa. Ils auraient pu y rester des semaines sans être découverts et dans l'impossibilité de donner leur position à qui que ce soit, leurs smartphones étaient tous remplis d'une eau de mer sableuse !

Les gardes du parc marin échouèrent la vedette, prévue à cet effet, sur la plage et furent accueillis en sauveurs par les naufragés complètement transis. Ils distribuèrent ce qu'ils avaient à boire et à manger et firent chauffer un thé qui, servi brûlant, acheva de

réveiller les énergies. Pamela, comme élément féminin, eu droit à la seule couverture de survie qu'ils possédaient.

Tout allait très bien jusque-là mais lorsqu'ils voulurent allumer leur radio pour rendre compte de leur découverte, l'équipage, Amar en tête les entoura et les serra de si près qu'ils craignirent un instant être victimes d'un guet-apens. Une palabre interminable dont seuls les autochtones de ces pays ont le secret s'engagea alors entre les gardes et l'équipage du boutre.

Après toute une série traditionnelle autant qu'incontournable de « non c'est impossible », de « jamais ça », de « pourquoi pas », de « si Dieu le veut » et de « c'est insuffisant », un compromis intervint enfin. Accepté par les parties en présence et surtout d'ailleurs par celle des deux gardes, il rétablit l'harmonie un instant menacée et les sourires réapparurent bientôt sous ce soleil matinal. Tout allait de nouveau très bien pour ce joli monde après cet échange fructueux !

Il fût convenu que si les gardes omettaient de faire leur rapport à l'instant, quitte à décaler d'un jour ou deux la nouvelle de leur découverte, et s'ils amenaient Amar et Adisu sur un endroit discret de la côte proche de Massawa, ils recevraient cinquante-dollars chacun. (La négociation avait démarré à vingt). De plus, ils donnaient leur parole de ne souffler mot à personne de ce transit d'une nature un peu spéciale. Une mort atroce ainsi que l'enfer et ses flammes dévorantes leur fût promise au cas où ils auraient manqué à ce serment passé devant Dieu.

Il fallut quand même ajouter, après de nouvelles palabres, trente dollars supplémentaires pour le carburant dont la consommation devait être justifiée au nafka près aux dires de ces employés modèles.

Pamela et Joël restèrent donc sur l'îlot avec le reste de l'équipage, extrêmement inquiets de leur sort, tandis qu'Adisu et Amar allaient

tenter l'impossible à Massawa. Mais Adisu avait laissé ses consignes et les hommes les traitèrent avec une relative bienveillance. Censés ne pas être au courant pour les armes, ils ne se considéraient pas encore tout à fait comme leurs prisonniers.

CHAPITRE CINQ

Aéroport de Roissy - Ministère des Affaires étrangères à Paris

Le vol 491 de la compagnie Egypt Air en provenance du Caire débarqua ses passagers à Roissy. Taïna attendait à la sortie de la zone sous douane son équipe de tournage de retour du Dana Kil qu'elle souhaitait accueillir comme de « valeureux rescapés » du désert qu'ils étaient.

On lui avait déjà laissé entendre que le « docu » serait super avec des images stupéfiantes de cette région si étrange. Elle n'ignorait pas que ses techniciens avaient enduré des conditions très difficiles sur le terrain et souhaitait marquer de sa présence leur retour en France. On est directrice ou on ne l'est pas. Ça ne s'improvise pas.

Évidemment, ces deux zouaves de Pamela et Joël avaient omis de l'appeler pour lui annoncer la prolongation de leur séjour. Elle tombait donc des nues de ne pas les voir arriver avec les autres à l'aéroport et de ne pas avoir eu de leurs nouvelles mais sans s'en inquiéter plus que ça, se disant qu'elle en aurait probablement bientôt. Un peu amère quand même que Pamela n'ai pas eu le réflexe de la prévenir. C'était bien d'elle ! Eh bien ces deux tourtereaux n'auraient pas droit à la fête organisée ce soir pour la fin du tournage dans un excellent restaurant parisien dont la spécialité de chevreau grillé faisait fureur. Dommage pour eux !

La fête eu lieu. Les jours passèrent. Point de coup de fil, point de SMS ni de courriel de Pamela. Taïna avait bien sûr essayé de les joindre mais rien ne passait. Avaient-ils égaré leurs téléphones ? N'avaient-ils plus de connexion ? Elle commença à réaliser que quelque chose allait de travers.

Le consulat du Djibouti à Paris fût interrogé. Rien concernant les ressortissants français n'avait été signalé. Ce fut au tour de

l'ambassade de France au Djibouti d'être interrogée. Le secrétariat de l'ambassadeur n'était informé de rien à propos des deux cinéastes. Monsieur l'ambassadeur lui-même pris l'appareil et promit à Taïna qu'il allait s'occuper personnellement de cette question. Après quoi il raccrocha en lui tenant des propos rassurants.

« Regards du monde » se trouvait bel et bien devant une impasse. Mais la longiligne Taïna n'était pas du genre à en rester là. Son carnet d'adresses était copieusement rempli de noms de personnalités. Elle appela l'un de ces noms au ministère des Affaires étrangères et fût reçue quelques heures plus tard auprès du chef de cabinet pour le Moyen-Orient.

- Vous n'ignorez sans doute pas chère Taïna que la France a des intérêts stratégiques au Djibouti et que nos troupes y ont une base importante. Il y a près de quinze-cent militaires français là-bas et un régiment d'aviation légère pourvu d'hélicoptères. Malheureusement, je ne vois pas comment cela pourrait vous être utile pour retrouver vos amis. Avez-vous seulement une idée d'où ils peuvent se trouver en ce moment ?

- Aucune, ils n'ont plus donné signe de vie après le tournage au Dana Kil. Ils travaillaient avec l'aide d'un assar servant de guide et de traducteur. Il se nomme Adisu mais je n'en sais pas plus.

- Ils devaient savoir quand même que la région est très instable. D'ailleurs nos services déconseillent les voyages là-bas en ce moment vu les tensions qui règnent avec le Tigré et l'Érythrée. Comment savoir ce qu'ils ont pu entreprendre ? C'est l'histoire de l'aiguille dans la botte de foin ! Je suis franchement désolé Taïna mais je ne vois pas ce que nous pourrions faire.

- Vous pourriez lancer un avis de recherche auprès des forces françaises, ce serait déjà ça. L'ambassade est déjà informée de son côté.

- Ecoutez, je vais voir ce qu'il est possible de faire dans ce sens. Je vous tiendrais informée. Gardez confiance, ils vont peut-être vous appeler demain ! On ne sait jamais.

Lorsque les recours officiels furent épuisés, Taïna l'était également. Tant de démarches pour un résultat si maigre. Elle commanda une salade complète dans la première brasserie rencontrée sur son chemin et la termina jusqu'à la dernière feuille de laitue. L'appétit venait de lui revenir ! Un miracle. Un ballon de Beaujolais avalé d'un trait lui fit monter le rouge aux joues, elle qui n'avait jamais bu d'alcool de sa vie. Mais qu'est-ce qui lui arrivait ?

Port de Suakin au Soudan

Une soixantaine de kilomètres avant d'arriver à Port Soudan la côte, jusque-là basse et rectiligne, s'ouvrait brusquement sur une profonde échancrure large de deux-cent mètres et profonde de trois kilomètres. En la longeant, on arrivait face à une île de forme parfaitement arrondie placée au centre du chenal et qui le partageait en deux anses profondes comparables, sur la carte, à la forme symétrique d'une paire de reins.

Cette île stratégiquement située au bout de son étroit chenal d'accès, défendait les passes qui, par chacun de ses côtés, menaient à ces deux anses. Des vestiges de monuments très anciens la recouvraient en grande partie. Un port moderne avait été installé dans le chenal là ou sa profondeur était suffisante pour le tirant d'eau des navires actuels.

L'endroit était justement connu pour ce site historique classé. Massif de corail dont les pierres avaient été extraites aux temps anciens pour bâtir un port, Suakin, grâce à sa conformation naturelle et la sécurité qu'elle offrait avait connu une activité florissante au cours des siècles. Ancien port négrier, elle avait également fonctionné comme un port marchand très fréquenté avant que les navigateurs ne découvrent le Cap de Bonne Espérance.

Kamal, arraché à son camp de Shagarab par les événements désastreux survenus au boutre de son frère n'était, lui, pas spécialement venu pour faire du tourisme à Suakin, mais pour y attendre le Manuk et faire débarquer le plus discrètement possible la marchandise au fond de l'une des deux anses. Un déchargement à Port Soudan plus au nord était devenu maintenant trop problématique car il fallait absolument diminuer la distance à parcourir par le Manuk qui risquait de tomber en panne à chaque instant. Il lui fallait également rapidement réorganiser un transport en camion depuis Suakin pour livrer son client soudanais.

Ce pauvre Kamal était rongé par l'inquiétude et commençait à se demander s'il n'aurait pas dû écouter d'avantage les mises en garde d'Adisu.

Son plan, qui fonctionnait parfaitement jusqu'ici, avait complètement capoté avec cette tempête. D'ordinaire si posé et si calme il devait à présent prendre des dispositions dans l'urgence afin d'essayer de rétablir la situation. Mais il avait horreur de travailler dans l'urgence ainsi que de se déplacer hors des limites de son fief. Son employeur, l'ONG responsable du camp de réfugiés, ne l'avait pas accoutumé à ça. Au contraire tout allait toujours très lentement là-bas et il manquait des réflexes affûtés nécessaires pour affronter cette aventure de plus en plus rocambolesque.

Laissant le soin des affaires du camp à ses assistants il avait pris la route dès qu'un appel l'avait averti de la tournure prise par les événements et de l'échouage du boutre aux îles Dahlak. Amar avait pu le joindre pour le prévenir une fois débarqué à Massawa par les gardes du parc marin. Comment ? En empruntant son portable au patron du bateau de croisière dont il avait négocié la location.

Port de Massawa Erythrée

Depuis cette tempête, ce brave homme était resté à quai à Massawa en attendant d'hypothétiques touristes et son bateau, une coque de seize mètres aménagée pour recevoir les passagers, ne lui rapportait plus le moindre nafka ! Il avait bricolé lui-même cette embarcation à partir de la carcasse d'un bateau de pêcheurs réformé et l'avait repeinte de couleurs vives pour l'occasion. Il pouvait embarquer environ trente passagers par voyage et avait installé des bancs sous une sorte de cabine ouverte sur les côtés dont il était très satisfait. La poupe avait été rehaussée pour une question de visibilité et une roue de gouvernail aux multiples rayons terminés par des poignées de laiton la surmontait, donnant presque à cette épave rafistolée l'aspect d'un vrai bateau.

Il pouvait emmener les touristes sur son rafiot pour de courtes promenades en mer et faire bien entendu le tour de l'île historique sans que ceux-ci ne s'inquiètent trop de leur sécurité, plus préoccupés de prendre des photos avec leurs portables que de l'état lamentable de leur embarcation !

La propulsion de ce fleuron de la flotte érythréenne posait quand même problème. Son moteur, ayant certainement connu le règne du roi Salomon, crachait une fumée bleue à l'arrière et l'on pouvait raisonnablement se poser la question de savoir s'il serait en mesure de ramener au mouillage ses passagers sains et saufs !

- *Si je vous ai bien compris vous souhaitez vous rendre sur un îlot de l'archipel pour vous avitailler et remettre à flot votre bateau avec l'aide de vos compagnons ?*
- *Tout à fait* répondit Adisu ; *avec l'aide de Dieu. Ils sont en train de réparer les petites avaries dues à la tempête et nous avons besoin de carburant et de vivres pour pouvoir repartir.* Amar à ses côtés hocha la tête gravement pour approuver ce discours.
- *Et, à quelle distance se trouve-t-il cet îlot ? Mon bateau est bien pour la promenade mais en haute mer c'est autre chose. Pourquoi*

ne demandez-vous pas plutôt une assistance au port ? Ils ne pourraient pas vous la refuser.

Si Adisu lui avait confessé qu'ils envisageaient parcourir plus de deux-cent milles avec son rafiot jusqu'à Suakin où attendait Kamal, Il aurait fait une drôle de tête !

- Nous préférerions nous en occuper nous-même. Et puis la météo est redevenue tout à fait calme à présent. Vous n'auriez pas de problème. Quant au dédommagement, croyez-moi, vous ferez là une excellente affaire ! Autant vous faire travailler vous et votre navire que les services officiels n'est-ce pas ? Et puis nous sommes des gens qui savons reconnaître quelqu'un quand il nous rend service.

- Évidemment si j'acceptais votre offre ce serait pour vous piloter moi-même car ce bateau n'est pas à la location. Et il ajouta les yeux un peu plus brillants : Le tarif correspondrait à celui d'une promenade au complet, disons d'une heure pour trente personnes à multiplier par le nombre d'heures de trajet. Et il faudrait aussi une prime bien sûr pour les risques.

Afin de ne pas éveiller sa méfiance Amar pris la négociation en main et en discuta âprement chacune des étapes comme s'il s'agissait d'acheter un plateau ciselé par un artiste local au bazar du coin.

Mais le type se méfiait et ils virent le moment où ils allaient être obligés de le braquer pour pouvoir embarquer ! Le tarif grimpa plusieurs fois car ce marin de pacotille était un gros malin qui soupçonnait vaguement quelque chose. Finalement, il se rendit compte que s'il exagérait il n'obtiendrait rien de plus. Pire, il risquait de voir l'affaire lui passer carrément sous le nez !

En attendant que tous les préparatifs de leur expédition soient en place, nos deux trafiquants prirent un peu de repos car les dernières vingt-quatre heures avaient été fort agitées. Le bateau de promenade était à quai à l'extrémité du port de Massawa et son patron s'était

mis en peine de trouver tout ce dont ils avaient besoin sans oublier de réaliser au passage une substantielle plus-value. Un hangar propice leur offrit un peu d'ombre et ils sombrèrent tous deux sur le champ dans un sommeil réparateur jusqu'au moment de l'appareillage. Ils auraient difficilement pu en faire plus.

Quelques heures après, le fleuron de la marine érythréenne quittait la jetée, avec à son bord suffisamment de vivres et de carburant (et même plus encore), pour rejoindre leurs amis naufragés. Installé derrière sa barre étincelante trônait un pilote ravi de la forte somme qu'il allait pouvoir empocher dans cette aventure. Si toutefois Dieu le voulait bien !

Les chances pour Amar et Adisu de rallier Suakin où Kamal les attendait étaient pourtant bien minces avec ce vaisseau plus que fragile. Si seulement la météo voulait bien rester aussi clémente qu'aujourd'hui... Mais l'espoir qu'ils avaient de réussir, même faible, valait bien de faire abstraction de l'asthme chronique qui accablait le moteur antique de leur bateau et des caprices de la météo !

Ambassade de France au Djibouti

Taïna était attablée à la terrasse de l'Alsace à Paris, place Saint André des Arts devant une choucroute fumante. Elle portait une flûte de Gewurztraminer à ses lèvres lorsque son portable couina.

- Oui

- Madame Kovalenko ? Le secrétariat de l'ambassade au Djibouti madame, je vous mets en relation avec son excellence l'ambassadeur.

On imagine facilement comment le cœur de Taïna se mit à battre la chamade tout à coup. Avant de pouvoir répondre, elle dû avaler une bonne gorgée de blanc d'Alsace et déglutir à plusieurs reprises.

- Monsieur l'ambassadeur ! Quelle excellente surprise ! Dit-elle en s'essuyant furtivement les lèvres.

- Je ne voudrais surtout pas vous donner de faux espoirs concernant vos deux amis cinéastes, comprenez-moi bien madame Kovalenko. Il n'y a rien de confirmé au moment où je vous parle. Il se trouve que j'avais touché un mot de cette disparition à mon ami le colonel (...) commandant la base aérienne française de Djibouti.

- Oui ?

- Or par chance notre base est partie prenante de la mission internationale de surveillance du golfe de Tadjoura et, à ce titre, il a vu passer une information de la marine américaine communiquée par un de ses amis officier dans la Navy. Le nom du guide de vos amis, dont je lui avais parlé, et s'il s'agit bien toutefois de la même personne bien entendu, apparaîtrait dans le rapport d'intervention établi par un patrouilleur de l'US Navy dans le golfe. C'est une chance inespérée que nous ayons pu en être informés.
Mon ami le colonel va essayer d'en savoir plus de son côté pour me tenir au courant.

- Il a été interpellé ?

- Le colonel non, pas que je sache. Mais votre Adisou, le pisteur de vos amis est cité. C'est un début de piste. Les américains pensent

que tous ces marins arraisonnés sont des terroristes.

- Mais ce type n'était sûrement pas un terroriste. Je ne pense pas que Pamela Hoose aurait pris un terroriste comme interprète monsieur l'ambassadeur !

- Hum. Oui. Écoutez, je vais suivre cette affaire au plus près et je vous rappelle dès que j'aurai d'autres nouvelles à vous communiquer. Je voulais quand même vous donner la primeur de mon information pour ne pas que vous ayez l'impression de rester sans nouvelles de ma part mais nous devons certes rester très prudents et il est plus sûr d'attendre d'en savoir un peu plus.

Et bien entendu de pouvoir faire également tous les recoupements nécessaires. C'est l'évidence même, n'est-ce pas ?

- Oh ! Je vous remercie infiniment pour votre implication car je suis affreusement inquiète à leur sujet. N'hésitez donc pas monsieur l'ambassadeur à me faire rappeler si vous aviez du nouveau. Sans aucune hésitation ! Je vous en serai si reconnaissante, vous ne pouvez pas savoir !

- Je le ferai madame. Vous pouvez compter sur mon aide. J'ai un collègue aux Affaires étrangères qui m'a informé suivre également cette affaire de près. Nous finirons bien par y voir plus clair. Au plaisir madame Kovalenko. Ne perdez pas espoir.

- Au revoir et encore merci votre excellence !

En fin diplomate, notre ambassadeur n'avait pas révélé tout ce qu'il savait à Taïna. Il fallait toujours savoir se garder de parler trop vite quel que soit la question traitée. Il avait néanmoins quelques bonnes raisons de penser que le personnage « cité » par le rapport américain correspondait bien au fixeur des cinéastes.

Et si cela était bien le cas, la piste des disparus était à nouveau rétablie. Et elle était fraîche !

Assis en face de son bureau, un colonel du centre opérationnel interarmes bourrait une pipe, écoutant cette conversation l'air entendu.

A bord du Manuk – Mer Rouge – Adisu passe aux aveux

Le Manuk, le bateau de promenade loué à Massawa par Amar et Adisu, avait entamé aujourd'hui la plus extraordinaire et la plus mémorable aventure touristique qu'il n'ait jamais vécue. Le bateau de location était chargé comme un âne palestinien les jours de marché. Les vaguelettes léchaient son plat-bord avec concupiscence en attendant, si le vent voulait bien se lever, de pouvoir faire mieux et d'envahir le bateau jusque dans ses profondeurs. A la barre, son patron raide comme un « i » faisait un otage parfait et se tenait sage comme une image, se préparant, en croyant convaincu qu'il était, devoir paraître bientôt devant son seigneur et maître.

Un grand nombre de caisses kaki, de toutes dimensions, encombraient tout l'espace disponible, empilées jusqu'au plafond, ainsi que sous les bancs et même dans l'allée centrale ; quelques-autres amarrées à même le toit de la cabine. Les hommes d'Amar, armés jusqu'aux dents, s'étaient regroupés vers l'avant et sur la galerie. Ils scrutaient les alentours, chacun étant en charge de son propre secteur de l'horizon. Le pauvre Manuk faisait un peu penser, toute proportion gardée, à un navire de guerre paré au combat et à faire usage de toutes ses bouches à feu si l'ennemi se présentait.

On imagine aisément que la tension était à son comble à bord, les trafiquants jouant là leur dernier va-tout. Ils pouvaient tomber en panne d'un instant à l'autre ou se voir poursuivis par un garde-côte ou même un hélico. Car à Massawa l'on devait se demander où était passé le Manuk et son propriétaire. Ils pouvaient également se trouver en grand danger à cause de ce chargement exceptionnel si le temps changeait et justement, quelques nuages avaient fait leur apparition au sud. De plus Suakin se trouvait encore à des dizaines de milles de leur position. Que pouvait-il bien leur arriver d'autre ?

- *Que le moteur prenne feu et nous sommes tous morts* confia le patron à Adisu et aux deux prisonniers restés groupés sur la poupe. (Son moteur, était anormalement chaud et sa fumée bleue virait

maintenant au gris foncé). Ces caisses ne flotteront jamais vu leur poids !

La peur lui avait redonné la parole.

- Vous êtes tous cinglés. Jamais nous n'arriverons nulle part comme ça ! S'écria-t-il. *Nous allons couler à la première brise un peu soutenue.*

- C'est donc que nous arriverons bien quelque part, rétorqua Adisu, expert en doubles négations.

- Qu'est-ce que tu peux être poilant ricana Pamela. Adisu vraiment tu te surpasses en ce moment !

- Bon, tu m'en veux et Joël aussi, je le comprends très bien. Votre situation est aussi difficile que pour nous c'est entendu mais si tu voulais, rester calme malgré ta colère et m'écouter cinq minutes, j'aurais des choses extrêmement importantes à vous révéler à Joël et à toi. Croyez que je ne vous ai jamais voulu aucun mal. Il y a seulement un très gros enjeu financier, vous le comprenez bien avec cette cargaison. Elle vaut au bas mot un million et demi de dollars !

L'otage sursauta accroché à sa barre. Un million et demi ! Il convoyait un million et demi avec son bateau ! Dieu le protège dans sa grande mansuétude !

- Tu as profité de notre amitié. Tu nous as trahis et maintenant tu voudrais qu'on écoute les mensonges suivants ! Va te faire foutre.

- Laisse le parler dit Joël.

- Voilà répondit Adisu sans se départir de son calme. Un bateau nous suit, ou plus exactement et pour être précis, nous donne la chasse. Amar et ses hommes l'ignorent encore. A bord, il y a la mafia à qui nous avons piqué la cargaison d'armes. Mais il y a aussi un ami. Un ami d'enfance avec lequel je reste en contact avec ce téléphone.

Il exhiba un boîtier noir d'aspect militaire.

- Nous allons régler nos problèmes dès que le Maryland, son bateau, nous aura rejoint. C'est une question de quelques heures au plus maintenant.

- Il bosse pour la mafia ton ami ? Demanda Joël interloqué par ces révélations et qui avait un peu de peine à suivre.

- Non, il bosse avec moi et avec vous si vous voulez !

- Pour nous trop sympa ! Elle est bien bonne celle-là dit Pamela devenue soudain tout à fait hilare, ses petits neurones proches de l'implosion.

- Rigole pas tout cela est très sérieux je vous le jure. Avec mon ami nous avons depuis longtemps un plan soigneusement mis au point pour récupérer la cargaison d'armes à la barbe des autres et nous avons aussi passé un marché avec le client au Soudan. Le jackpot ne tombera pas aux mains de Kamal ni dans celles de la mafia mais dans les nôtres mes amis ! Dans les nôtres ! Dit-il en baissant quand même prudemment la voix. *Nous allons les braquer sans problème grâce à notre cheval de Troie en position dans leur propre bateau ! Mon ami dispose de douze hommes entraînés qui le suivront quoi qu'il leur demande. La mafia ignore qu'ils sont passés de notre côté, c'est ça notre cheval de Troie ! Leur bateau devrait d'ailleurs déjà se trouver entre leurs mains à l'heure qu'il est car Abera tient toujours sa parole.*

Adisu semblait transfiguré. Joël, qui croyait pourtant bien le connaître avait devant lui un nouvel Adisu, non plus le fixeur à leur service auquel il était habitué, mais un guerrier grec, certes un peu basané, harnaché de sa tenue de combat et portant un casque d'airain à plumet rouge ! Le Manuk c'était la galère que les guerriers de son frère d'armes allaient bientôt défaire en combat naval. Pour Pamela et Joël c'était plutôt, on se l'imagine facilement, une galère supplémentaire qui s'annonçait !

- En plus de tout ce merdier tu vas nous organiser une bataille navale maintenant ! Tu es devenu fou mon pauvre Adisu !

- L'affaire sera réglée en moins de cinq minutes, croyez-moi. Mon ami amènera ses hommes avec lui. Ensuite, lorsqu'ils passeront à

l'action contre notre boutre avec leurs zodiacs ceux de Kamal et d'Amar ne pourront pas résister. C'est cousu. Abera sera le plus fort !

- Abera ? Mais Adisu explique-moi ce que Joël et moi venons faire là-dedans ? Lui demanda doucement Pamela, craignant que sa crise « schizophrénico-mythologique » ne finisse par dégénérer.

- Avec Kamal à Shagarab nous avions décidé de t'embarquer Pamela car tu es la seule qu'on connaisse qui soit capable d'estimer la valeur d'un diamant. C'était le plan que Kamal avait prévu à l'origine. C'est pas pour une autre raison. Or son client au Soudan, à présent devenu le nôtre, règle justement ses commandes en diamants, et précisément avec des carbonados ! Ne me demandez pas comment tous ces diamants sont arrivés dans le coin car je n'ai pas la réponse. Mais il en possède paraît-il un sacré paquet.

Tu expertiseras les diams pour nous comme il faut au lieu de le faire pour Kamal et après vous pourrez tout simplement repartir Joël et toi avec votre petit sac plein de pierres noires. Pas mal payé pour une simple expertise pendant qu'Abera et moi prenons tous les risques ! Non ?

Voilà, finalement c'est très simple. Je n'ai jamais souhaité vous faire du tort tu sais. La tempête nous a retardé et mis en grand danger mais si le Maryland arrive bientôt tout va s'arranger très vite.

Bon, il faut que je retourne à la proue. Je dois donner le change. Réfléchissez à tout ça. Toi, tu la boucles compris ? C'est dans ton propre intérêt. Chuchota-t-il le sourcil menaçant s'adressant à l'otage de plus en plus tétanisé et toujours agrippé à sa barre. C'est dans ton propre intérêt si tu veux être aussi payé en diamants et récupérer ton bateau...

- « ... » !

Adisu sur ces fortes paroles, qui auraient pu sortir de la propre bouche d'Ulysse s'adressant à Hector, se leva et se dirigea vers le groupe à la proue.

- Alors l'attaque pendant l'orage ? C'était lui ! Dit Pamela.

- Avec la bande de son copain d'enfance. On croirait un rêve

éveillé.

- Ces mecs le fric les rend tous dingues. Complètement dingues. Tu crois qu'ils vont buter notre équipage ? L'otage se mit tout d'un coup à claquer des dents sans pouvoir s'arrêter.

- Ou les débarquer sur une île. Je ne sais pas Pamela. En tout cas j'ai tendance à croire Adisu quand il dit ne pas nous vouloir de mal. C'est toujours ça ! Et puis nous sommes essentiels pour eux s'ils ne veulent pas se faire arnaquer pour l'échange des diams au Soudan.

- Oh, Joël, j'aimerais en être certaine mais il me paraît dans un état bizarre. Il a dû se doper. Il n'est plus le même. Et puis la mafia Joël, tu te rends compte de la situation ? J'ai la pétoche moi Joël ! Sérieusement la pétoche même !

Au bruit que les genoux de l'otage faisaient en s'entrechoquant, ils se rendirent compte qu'ils n'étaient pas les seuls !

Épuisée nerveusement, et en l'absence de toute sortie de secours, Pamela s'effondra en pleurs dans les bras de son compagnon.

- On va s'en tirer ma chérie. T'en fais pas.

Paris Macdonald rue Soufflot – Ministère des armées

Son métabolisme complètement chamboulé par l'angoisse de ne pas revoir ses amis, Taïna dévorait un triple cheeseburger bacon arrosé de coca au McDonald's situé au coin de la rue Soufflot et du Boul'mich. Son portable couina. C'était les Affaires étrangères, cabinet de l'Afrique de l'Est cette fois-ci.

Le brouhaha infernal qui régnait l'empêchait d'entendre ce que lui disait son interlocuteur et elle le rappela quelques minutes plus tard assise au calme face à une verte pelouse du jardin du Luxembourg.

- Je suis madame Kovalenko ? Vous m'avez appelé.
- Oui, bonjour madame Kovalenko, enchanté.
- C'était à quel sujet ?
- Notre service à reçu une note vous concernant du ministère des armées. C'est je crois au sujet de vos amis en Éthiopie.
- Ont-ils été localisés ? Rapatriés ? Non ce n'est pas vrai ?
- Non, il ne s'agit pas de ça. Malheureusement madame. C'est un rendez-vous proposé par le service des renseignements extérieurs. Un officier souhaiterait vous rencontrer très rapidement. Serait-ce possible pour vous dans l'après-midi ? Oui aujourd'hui. Parfait. Parfait ! Ils vous attendent (suivi une adresse et un nom).

Deux heures après, elle était assise dans un bureau plutôt spartiate, attendant son rendez-vous avec l'officier du service indiqué au ministère des armées.

Non, Abera ça ne lui disait absolument rien. Le fonctionnaire grassouillet lui faisant à présent vis à vis insistait comme si la réponse ne lui convenait pas. Cet homme avait le don de la mettre mal à l'aise. Ses verres à l'imperceptible monture de titane ne filtraient rien d'un regard clair qui ne vous quittait pas une seconde, sans même un battement de cil inopiné.

- Réfléchissez bien. C'est assez important.

Taïna avait l'impression que ce type ne lui dirait jamais rien de plus que « C'est important vous savez » avec sa tronche d'espion à tiroirs. Elle avait toujours eu du mal avec les militaires.

- Je souhaiterais évidemment vous aider mais je n'ai jamais entendu prononcer ce nom. Quel rapport, s'il vous plaît, avec la disparition de mes amis ?

- Il a été appréhendé sur un navire abritant des terroristes par la US Navy. Son interrogatoire a commencé et l'état-major américain souhaitait avoir votre réponse le plus rapidement possible.

- Mais pourquoi ma réponse ? Pourquoi moi personnellement ? Suis-je concernée ?

- Ils ont été mis au courant de vos recherches, enfin, de nos recherches se reprit-il, concernant l'accompagnateur de vos amis, par un officier français à Djibouti. Adizou, fils de Nabil ? C'est bien ça ?

- Adisu ! Adisu monsieur. J'ignore son ascendance. Je m'en étais entretenue avec notre ambassadeur à Djibouti. Un homme tout à fait disposé à m'aider vous savez. Charmant. Tout à fait charmant même et très compétent.

- Il figurait dans les contacts de cet Abera. Dont le téléphone est en cours d'investigation. Je vous remercie d'être venue si rapidement m'apporter vos lumières madame Kovalenko et je transmettrais à qui de droit. Si maintenant vous voulez bien me permettre de m'excuser ?

Elle quitta son « espion à roulettes » encore plus perplexe qu'à son arrivée.

- Abera ? Rabera ? Jamais entendu ! Il me fait nager ce mec ! Et puis merde ! Se confia-t-elle tout haut dans les larges escaliers du ministère au grand étonnement de l'huissier qui somnolait au rez-de-chaussée et la considéra longuement avant de se replonger dans ses pensées.

Lucerne - Hôtel des alpes

L'hôtel des alpes, somptueux édifice construit au dix-neuvième siècle était situé en front de lac près de la vieille ville de Lucerne. Le salon privé, réservé aux réunions d'affaires des clients et éclairé par de hautes fenêtres à l'ancienne, avait grande allure.

Cet après-midi, un généreux soleil illuminait la façade et le préposé de l'hôtel demanda à ses hôtes s'ils souhaitaient qu'il tire un peu les stores. Ceux-ci étant de couleur vive, une teinte orangée envahit alors la pièce dans une ambiance presque balnéaire.

Autour de la table de réunion, plusieurs messieurs étaient installés, leurs dossiers, leurs ordinateurs portables soigneusement disposés devant eux. Ils auraient pu être avocats, banquiers ou chefs d'entreprise ; vêtu des sempiternels costumes sombres qu'affectionnent les hommes qui ne travaillent pas de leurs mains. Un temps leur fut encore nécessaire avant d'attaquer cette réunion pour consulter une dernière fois certaines pages importantes. Toussotements et froissements de papier se firent encore entendre quelques secondes avant que le silence ne s'installe pour de bon.

- *Il me paraît totalement superflu de vous dire que l'affaire qui nous intéresse ici devra rester confidentielle.* Commença celui qui semblait présider. Un homme de belle prestance aux cheveux blancs oxygénés, au nez grec et au large front de héros mythologique.

Il reprit :

- *La firme que je représente, à la suite d'un enchaînement de circonstances malheureuses qu'il ne m'appartient pas de développer ici, accuse un déficit important concernant notre affaire éthiopienne. Nous sommes ici pour décider de la façon la plus appropriée de le combler, sachant que ce déficit ne pourra pas, bien évidemment, faire l'objet d'une couverture par nos assurances habituelles.*

Nos activités en Suisse alémanique et les sociétés sur lesquelles nous détenons des avoirs réservés vont donc devoir être sollicitées, la firme Bulgare n'ayant pas de responsabilité directe, quant à elle, dans les pertes subies par notre groupe. AEBC a entièrement rempli son engagement et les fabrications ont été réalisées conformément au cahier des charges et dans les délais impartis.

- C'est quand même, si vous me permettez, un des membres de votre firme qui est intervenu dans le choix d'un responsable concernant l'opération déficitaire. Je veux dire qu'il nous a même été imposé d'employer le responsable en question. Votre couverture doit donc être engagée au même titre que la nôtre, c'est justice.

- Cher monsieur Ziegler, c'est votre opinion mais nous aurions du mal à la prendre en considération sans avoir entendu au préalable ce soi-disant responsable qui aurait été imposé par notre société. Quelqu'un a-t-il une suggestion à faire sur cette question ? Bon. Voyons à présent si vous le voulez bien comment la répartition de ces pertes pourrait être ventilée. Il s'agirait d'un montant global de un million et demi en dollars.

Le banquier de monsieur Ziegler, de la Züricher Kantonal Bank, pris alors la parole :

- Cette somme que vous évoquez représente le montant estimé de la vente, marchandise livrée sur place et ne correspond donc pas au préjudice accusé par votre firme qui ne peut, d'après nous, que revendiquer le montant des coûts de fabrication, liés à la seule production de cette marchandise et éventuellement aux frais de transport sur le Bojidar. Les frais annexes engagés par nos établissements sont également très importants et doivent être déduits du montant hors bénéfice. Étant entendu qu'il n'existe de bénéfice pour personne dans cette affaire...

Cette discussion se prolongea longtemps pour déterminer qui payerait finalement les pots cassés. Tous les contacts ayant été définitivement perdus avec le Maryland et son équipage, le moment le plus calamiteux de cette affaire ayant atteint son paroxysme

lorsque les médias commencèrent à parler de l'arraisonnement en mer Rouge d'un navire terroriste. La 'Ndrangheta souhaitait maintenant tirer le plus rapidement possible le rideau sur cette tentative peu glorieuse d'implantation dans la corne de l'Afrique ! La leçon avait été reçue cent pour cent !

Les époux Ziegler, une fois leur compte sur la Züricher soulagé d'un bon paquet d'argent, s'en tirèrent assez honorablement. Un affairiste suisse, ça ne se laisse quand même pas noyer comme ça !

Prison secrète de la CIA – Quelque part en Allemagne

Kamal n'aurait pu s'empêcher d'afficher son fameux sourire et ses dents immaculées s'il avait pu admirer Sisto et Abera dans leur flamboyante combinaison orange vif. Pourtant ces deux-là ne rigolaient pas particulièrement dans leurs salles d'interrogatoire respectives. Le plus démoralisé des deux était certainement Sisto Funari qui, à l'instar d'un homme sain d'esprit enfermé par erreur dans un centre psychiatrique savait n'avoir rien à faire ici sans pour autant pouvoir le démontrer aux enquêteurs américains dépêchés par la CIA. Leur livrer des infos sur la mafia ? Il était le mieux placé pour savoir comment cela se terminait généralement. Il tenait bon et les américains au vu de son profil l'avaient catapulté sans hésiter au grade d'instructeur de l'AQPA (Al Qaïda dans la Péninsule Arabique). Ils avaient fini par savoir en cuisinant le commandant que le Maryland avait été le théâtre d'une fusillade mortelle à Al Moussaka au Yémen. Info relayée par les services de renseignement de l'Arabie saoudite sollicités sur cette affaire. Et ils n'ignoraient pas qu'on avait pu identifier dans ce port certains corps des victimes liées à AQPA. Un lien avait donc été établi entre Sisto, Abera et l'AQPA et lorsque des enquêteurs établissent un lien, ils ne veulent plus jamais le lâcher ! C'est un peu comme le caramel pour les prothèses dentaires.

Abera, pris les armes à la main en mer Rouge savait qu'il lui faudrait bien avouer la vérité à un moment ou un autre s'il ne voulait pas finir à Guantánamo comme un vulgaire terroriste. De toutes les façons, ses hommes incarcérés sur un autre site de la CIA, finiraient bien par tout raconter un de ces jours. Et puis, quand à ce connard de Sisto, il n'éprouverait aucun remord à le livrer aux américains.

Ces salauds de commandos ne lui avaient même pas laissé le temps de balancer son portable à la baille ! Ils étaient arrivés de tous les côtés en même temps sur le Maryland et l'équipage, commandant compris, avait été totalement surpris par cet arraisonnement réalisé de main de maître par les commandos de Marines de la Navy. Pas

un seul coup de feu n'avait été tiré.

L'absence de cargaison et les douze hommes armés fait prisonniers à bord les avaient directement conduits ici, dans ce centre de la CIA dont ils ignoraient toujours où il pouvait bien se trouver. Abera était un dur mais l'effondrement de son plan pourtant si bien préparé avec Adisu le laissait sans ressort. Comme il pouvait regretter maintenant d'avoir branché son meilleur ami sur cette affaire ! Son moral au plus bas au fond de sa cellule, il se revoyait enfant avec lui, en train de jouer dans les potagers d'Humera. Jouaient-ils déjà au gendarme et au voleur à cette époque ?

L'homme aux nombreux carbonados, quelque part au Soudan, devait se poser des questions maintenant. Les carottes étaient cuites et bien cuites à présent concernant leur projet.

Néanmoins, si leur bateau parvenait miraculeusement à rejoindre Suakin, Adisu n'aurait qu'à continuer à travailler pour Kamal, qui les attendait là-bas, comme si de rien n'était. Après tout, celui-ci n'avait pas eu connaissance de leur plan jusqu'à présent. Tant mieux pour Adisu si ça se passait comme ça car il serait gagnant dans tous les cas de figure ! Avec ou sans Abera ou avec son associé Kamal, au choix !

Mais le plus probable était que leur bateau de promenade avait probablement coulé à fond et le problème ne se posait sans doute même plus pour son ami d'enfance. N'était-il pas préférable de donner leur position approximative aux américains pour qu'ils puissent au moins se sortir vivants de cette galère si cela était encore possible ? Corneille aurait pu s'inspirer avec profit de son conflit intérieur Pauvre Abera ! Tout allait de travers à présent à cause de ce p....n de patrouilleur.

C'est hélas le lot des ambitieux, des petits malins voulant jouer dans la cour des grands mais qui n'ont pas les moyens des puissants et veulent se hisser malgré tout à leur niveau. Lorsque leurs projets

sont hors d'échelle, la dégringolade peut se révéler brutale.

Kamal n'était pas très gros lui mis à part son tour de taille imposant et pourtant, si le chargement arrivait par miracle à Suakin, il aurait encore toutes ses chances de parvenir à récupérer ses chers carbonados… Avec l'aide de son cher associé Adisu !

Les types qui conduisaient les interrogatoires ne paraissaient pas bien méchants. Les questions s'enchaînaient et ils se contentaient de noter soigneusement les réponses lorsqu'il y en avait. Cela rapportait souvent plus de *travailler* comme ça en début de détention que de mener immédiatement des interrogatoires poussés lors desquels le prisonnier de raidissait dans une attitude de résistance. Le ton employé était celui d'un entretien d'embauche lambda. Les types avaient tout leur temps et le laissaient voir.

- Vous avez envoyé plusieurs SMS à un certain Adisu en mer rouge. Est-il membre de votre réseau ?
- Non, je ne fais pas partie d'un réseau.
- Vous n'avez pas répondu précisément. Comment le connaissez-vous ?
- Un ami pas plus.
- Vous l'avez contacté par SMS sept fois en deux jours. C'est donc sans doute un excellent ami ! Comment l'avez-vous connu ? Était-il membre d'Al Qaïda ?

Ils avaient bien sûr flairé un lièvre de belle taille et lâché tous leurs chiens sur cette piste. Ils ne le laisseraient pas tranquille avec ça, c'est sûr. Il fallait s'attendre encore à des galaxies de questions désagréables et faire gaffe à ne jamais se couper même en étant complètement naze.

- Saviez-vous où il se trouvait lorsque vous l'avez contacté ?
- Je l'ignorais complètement.
- Mais vos SMS passaient dans cette zone ? Il vous répondait bien ?

- « ... »

- Ce message en retour archivé dans votre appareil et la photo sont assez clairs pour comprendre qu'il est à bord d'un navire. Saviez-vous si ce navire était à proximité du vôtre ou au contraire éloigné du vôtre ?

- Je l'ignorais.

- Vous l'avez contacté plusieurs jours auparavant, le huit août pour être précis. Son téléphone à borné sur l'antenne d'Arta près de Djibouti à dix-sept heure dix. Saviez-vous qu'il se trouvait là ?

- Je ne suis pas le terroriste que vous pensez. Je n'ai absolument rien à voir avec ces gens ! Je n'ai rien fait d'autre que de me trouver sur ce bateau. Vous n'êtes quand même pas sans savoir que notre pays est très agité en ce moment. Ces hommes armés m'accompagnaient pour des raisons de sécurité. Ils n'ont agressé personne et n'ont pas tiré lorsque vos commandos sont arrivés. Quelle infraction pouvez-vous nous reprocher ? Nous n'avons rien à faire ici ! Nous avons déchargé du riz pour une ONG à Doraleh et nous retournions pour aller chercher d'autres cargaisons.

- Oui. Vous retourniez où ?

- « ... »

- Les cadavres retrouvés à Al Moussaka à la suite d'une fusillade sur votre navire. Vous n'y étiez pour rien en somme ? Pourtant, il y a eu des témoins.

- Des témoins ? Mais je n'y étais pas moi à Al Moussaka ! C'était Sisto et en plus il faisait nuit.

- Comment savez-vous que cela s'était produit pendant la nuit monsieur Abera ?

Le jeu bien connu du chat et de la souris se poursuivi ainsi des heures durant.

Et le temps s'écoulait, Abera n'en pouvait plus mais faisait face, répondant aux questions qui se suivaient sans relâche. Il sentait venir le moment où sa défense tomberait en morceaux. Il mesurait enfin combien ces satanés carbonados allaient lui coûter…

Une crique isolée à Suakin - Soudan

La brise de mer apportait du large un souffle léger. L'atmosphère était sereine et cela durait depuis au moins trois jours. Un anticyclone sur la mer Rouge avait éloigné toute trace de perturbation sous une épaisse couche d'air stable.

Dans une petite crique au clair de lune et à l'écart du port, un groupe sommeillait sur la plage tandis que le Manuk reposait tranquillement sur le sable fin à côté d'un petit canot. A le voir on aurait pu croire qu'il prenait un repos mérité après les fatigues du voyage. On apercevait à peine les traces indiquant la présence des caisses dissimulées dans un creux de sable.

Sous la direction de Kamal, qui les avait guettés dans le chenal à bord du petit canot et mené jusqu'à cet endroit tranquille, un gros travail pelle en main, avait attendu Amar et son équipage en arrivant.

A peine débarqués, ils avaient dû dissimuler les caisses du mieux qu'ils pouvaient et répandre le sable alentour pour que rien ne se remarque. Un exercice bien trop crevant pour leurs muscles affaiblis après toutes ces heures d'angoisse passées en mer.

Ensuite, ils purent enfin attaquer les provisions apportées de Shagarab et prendre du repos. Ils s'écroulèrent, tombant de sommeil. Joël et Pamela avaient retrouvé leur chère couverture et dormaient profondément. Un camion lourd était en route pour charger les caisses avant l'aube. Il restait encore quelques heures de sommeil. Loin, très loin sur la mer, ceux qui n'étaient pas encore tombés de fatigue crurent percevoir le « tagadac » caractéristique des pales d'un hélico.

Plusieurs heures après, lorsque le soleil se mit à briller dans le ciel, la crique était à nouveau déserte.

Il ne restait pour marquer leur passage qu'une épave échouée sur la plage finissant de se consumer. On pouvait encore admirer la roue du gouvernail se dresser comme pour un dernier salut au milieu du brasier. Le canot, lui, avait disparu.

CHAPITRE SIX

JT du douze août vingt-heures – Studios de France 2 à Paris

- Monsieur le ministre on peut dire qu'aujourd'hui vous êtes un homme comblé ?

- Effectivement la libération de madame Hoose et de monsieur Palanchon par les marines de l'US Navy est intervenue au Soudan jeudi et les autorités soudanaises, que je souhaite vivement remercier ici, nous en ont tenu immédiatement informés.

Je tiens à saluer le travail des services des Affaires étrangères, de ceux du ministère des armées et de notre ambassade à Djibouti qui ont conjugués leurs effort pour obtenir les informations essentielles à cette libération sans oublier bien entendu la marine américaine positionnée sur zone en mer rouge et qui s'est montrée extrêmement efficace en arraisonnant un navire d'Al Qaïda et en intervenant peu après pour intercepter une livraison très importante d'armes légères à Suakin au Soudan, probablement destinées à alimenter les groupes djihadistes du sud de cet état.

Madame Hoose et monsieur Palanchon, laissez-moi vous féliciter pour le courage dont vous avez su faire preuve tout au long de votre séquestration et pour le sang-froid incroyable que vous avez montré lors de l'attaque des terroristes par le commando de marine américain sur cette plage de Suakin. Attaque, il faut le préciser, qui aurait pu vous être fatale.

- « ... » !

Vos métiers respectifs vous ont amené à prendre des risques, que dis-je, à risquer vos propres existences pour que les médias puissent faire leur travail d'information et c'est avec une grande émotion que nous vous accueillons ce soir, sains et saufs, sur le sol français.

J'ai le grand honneur de vous transmettre les vœux de notre président et vous informe que vous êtes tous deux proposés pour recevoir, madame Hoose et monsieur Palanchon, la médaille

nationale de reconnaissance aux victimes du terrorisme[20].
Madame Hoose, monsieur Palanchon, la France vous remercie et vous souhaite un bon retour au pays ! (Applaudissements dans le studio)

- Et je me tourne à présent vers vous madame Hoose, dit la présentatrice, comment avez-vous été traitée vous et votre compagnon monsieur Palanchon durant ce que l'on peut supposer avoir été une terrible épreuve pour vous deux ?

- Nous avons toujours été traités correctement dois-je dire.

- En tant que femme n'avez-vous pas reçue des propositions de mariage plus ou moins forcé avec les djihadistes ? Ont-ils essayé de vous convertir à l'Islam ?

- Ils ne m'ont pas semblé si intéressés que ça. Ils ne m'ont proposé que deux dromadaires et un fromage de chèvre pour le mariage (Rires au fond du studio)

- Monsieur Palanchon, d'un mot quel est le pire souvenir que vous rapporterez ?

- Sans hésiter je vous réponds le camp de réfugié de Shagarab au Soudan dont j'ai ramené un bien triste souvenir. Je compte d'ailleurs réaliser un reportage édifiant sur la situation inhumaine faite aux familles là-bas victimes de la guerre civile.

- Et bien nous ne manquerons pas de regarder votre reportage cher Joël. Merci encore monsieur le ministre d'avoir accepté notre invitation ce soir et merci à nos deux rescapés si courageux d'avoir répondu à nos questions sachant qu'ils doivent encore se trouver sous le choc des événements terribles qu'ils viennent de vivre !

Torrent d'applaudissements.

[20] - Cette décoration existe bel et bien !

Épilogue

Plusieurs mois après ces événements Sisto fut finalement relâché par les américains faute d'éléments tangibles à verser à son dossier et s'empressa de disparaître dans la nature. Mais il était un membre de cette famille un peu particulière aux attaches calabraises et l'exil pour lui était vite devenu invivable. Il reprit contact prudemment avec madame Ziegler qui donna un avis favorable à son sujet et il fut autorisé à reprendre ses fonctions au sein de la 'Ndrangheta. Il retrouva sa maison près de Lucerne et le stand de tir du village. *On* avait apprécié son initiative pour poser des balises à la nage sur le boutre. Aux dernières nouvelles, il serait toujours vivant.

Les autres, Abera et ses hommes eurent moins de chances et malgré tout ce qu'ils avouèrent aux enquêteurs de la CIA sur l'histoire malheureuse de cette livraison ratée, sur le boutre et sur la mafia, ils atterrirent tous à Guantánamo où ils doivent encore se trouver à l'heure actuelle. Abera ne leur dit pas un mot de plus par contre sur Adisu, le fils de Nabil.

L'équipage du Manuk et Amar fut remis par la US Navy aux autorités soudanaises à leur demande expresse car l'intervention sur leur territoire avait créé un incident diplomatique avec les USA. On ignore ce qu'ils sont devenus. Leur otage retrouva sa famille mais pas son cher bateau qui, souvenez-vous, avait été brûlé. Il attend encore une indemnité mais a pu récupérer en guise de dédommagement provisoire les plaques de cuivre abandonnées sur l'îlot des Dahlak. Le boutre échoué sur ses rochers devint une attraction touristique très prisée. Les deux gardes stagiaires du parc marin, ayant finalement et après mure réflexion de leur part, tout à fait oublié de remettre un rapport à leur hiérarchie sur les naufragés du boutre, restèrent en dehors de cette affaire.

Un officier des douanes de Djibouti affecté au terminal de containers de Doraleh a été abattu par un groupe de paramilitaires. Le ministère des finances Djiboutien ne dispose d’aucune

information supplémentaire sur cet attentat.

Kamal et Adisu, tandis que leur équipage et Amar étaient surpris de nuit par les commandos de marines, parvinrent en rampant dans l'obscurité à s'échapper in extremis et à quitter subrepticement Suakin en canot. Un véritable miracle ! Ils sont retournés depuis à Shagarab et se portent bien, le cours du khat étant assez soutenu ces temps-ci... Kamal fait toujours confiance à son associé et leurs relations n'ont pas été affectées le moins du monde par le détournement raté des *diamants de l'espace*. Kamal s'est même excusé devant Adisu et a reconnu humblement qu'il aurait dû l'écouter avant de se lancer dans cette histoire trop compliquée pour des types comme eux. Il ne se remettrait jamais de la capture de son frère par les américains qu'il considérait comme étant entièrement de sa faute.

Nul autorité ne découvrit le rôle primordial qu'ils jouèrent dans l'incroyable fiasco éthiopien enregistré par la 'Ndrangheta. Pas plus d'ailleurs que la 'Ndrangheta elle-même ce qui, tout compte fait, n'était pas une si mauvaise chose pour eux.

Une rumeur de comptoir a circulé quelque temps chez Georges, l'épicerie-buvette de la rue des Canettes, affirmant que Joël et Pamela avaient détourné l'attention du capitaine des marines pendant leur évasion, mais cela n'a bien entendu jamais pu être vérifié.

Joël publia un reportage qui fît grand bruit pendant un moment sur le camp de Shagarab avant de retomber totalement dans l'oubli.

Pamela a vu son « docu » sur le Dana Kil recevoir le prix du meilleur reportage de l'année et elle perçu à cette occasion une somme rondelette. En visite aux Pays-Bas, elle remit un petit diamant noir à tailler aux ateliers de son père qu'elle fit sertir ensuite en broche, agrafée sur une jolie petite mitraillette en or fin.

Taïna, folle de joie de les revoir, avait pris sept kilos entre temps, très étonnée que dorénavant, les hommes se retournent sur son passage.

Le ministre lui, retomba dans l'oubli, comme le reportage de Joël, et son marocain échu à un autre ce qui fait que finalement, toutes les histoires se terminent toujours de la même façon.

FIN

Tous droits réservés
Imprimerie Clément – Mai 2021
ISBN - 978-2-9543159-1-1